This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

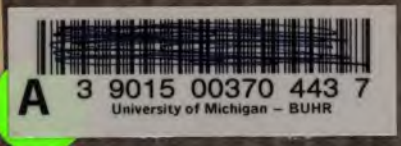
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

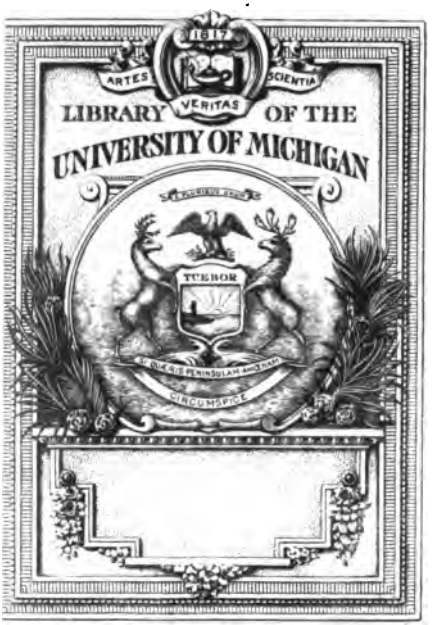
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2022
.P12
V65




Prévost
Victor




DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

# VICTOR,

## OU

# L'ENFANT DE LA FORÊT,

TRAGI-COMÉDIE HÉROÏ-COMIQUE

EN CINQ ACTES, EN PROSE, A SPECTACLE.

PAR PRÉVOST,

ARTISTE DRAMATIQUE,

ET DIRECTEUR DU THÉATRE SANS PRÉTENTION;

*REPRÉSENTÉE pour la première fois à Paris, sur ledit Théâtre, le 26 pluviôse, an 6 de la République Française.*

A PARIS.

AN VI. — 1798.

PQ
2022
.P12
V65

# AVIS.

Comme les goûts changent, l'on ne sait plus quel sujet traiter dans la comédie : il faut actuellement du merveilleux, des féeries, des diableries, des voleurs, pour piquer la curiosité ; enfin toutes choses qui soient surnaturelles : l'on ne s'embarrasse plus des règles théâtrales ; l'on passe par-dessus toutes les convenances, et celui qui observe ces règles passe pour un sot. L'on bâille en voyant une comédie où il n'y a qu'un but moral et une action simple : l'on veut être porté, en deux heures et dans la même pièce, en Chine, en Turquie, en Perse, en France, en Afrique, en Amérique, en Russie ; en un mot, l'on veut courir d'un pôle à l'autre : l'on veut encore que les Divinités aériennes, infernales et célestes se rassemblent : le bruit, le fer, la flamme, les pluies de feu, la fumée, tout cela forme un spectacle enchanteur et qui ravit : voilà tout le fruit que l'on peut retirer des pièces actuelles. Mais c'est le goût, me dira-t-on : que voulez-vous faire ? Il faudroit que des gens éclairés veuillent bien sacrifier leurs veilles pour ramener le bon goût ; il n'en man-

que certainement pas en France. Mais un directeur de spectacle qui voudroit entreprendre de faire jouer ces bons ouvrages, seroit ruiné avant que le bon goût renaisse. En outre, il faut passer sous la férule d'un censeur qui ne laisse dans les ouvrages que ce qui lui plaît ou qui s'accorde avec son caractère; il faut, par nécessité et malgré soi, suivre la mode.

J'ai donc entrepris de faire cette pièce contre mon goût; je me suis efforcé cependant de ne pas sortir des règles, d'introduire un peu de morale et de vraisemblance; ce qui fait qu'elle paraîtra peut-être plus froide que celles qui se jouent actuellement. J'ai pris mon sujet dans un roman en vogue; ce qui est encore la mode. Plusieurs personnes me reprocheront peut-être de l'avoir trop suivi, d'autres de ne pas l'avoir suivi assez: mais quand je fais quelques ouvrages, je ne réfléchis point à tout cela; je suis mon idée: ceux à qui elle ne plaira pas ne liront pas ma pièce; je me suis amusé; d'autres s'amuseront peut-être aussi à mes dépens. En tout cas, j'ai donné assez matière aux critiques: c'est ma trente-septième pièce de théâtre. Celle-ci ne m'a coûté que quatre nuits; les autres que j'ai faites encore moins; ainsi je m'amuse à peu de frais; vous pouvez en faire de même: cri-

tiquez tant que vous voudrez, vous n'échaufferez pas ma bile; au contraire, c'est une jouissance de plus pour moi.

---

*Nota.* Je déclare que je n'ai cédé à aucun libraire la propriété de la pièce intitulée : *Victor, ou l'Enfant de la Forêt;* que tous les exemplaires qui ne seront point signés de ma main, seront regardés comme contrefaçon, et que je poursuivrai les contrefacteurs par-devant les tribunaux.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| FRITZIERNE, riche bourgeois. | *Larue.* |
| CLÉMENCE, sa fille. | *F. Lacroix.* |
| VICTOR, fils adoptif. | *Auguste.* |
| VALENTIN, vieux domestique de la maison. | *Prevost.* |
| M.me VOLF, amie de la mère de Victor. | *E. Prevost.* |
| ROGER, chef de brigands. | *Lacroix.* |
| MORGANT, chef de la troupe de Roger. | *Boulanger.* |
| DRAGOVISTE, autre chef de la troupe de Roger. | *Dupuis.* |
| SUBTIL, valet de Roger. | *Sallé.* |
| Troupe de Paysans. | |
| Troupe de Voleurs. | |
| Troupe de Gardes. | |

*La Scène est en Allemagne.*

Le théâtre au 1.er acte, représente le salon de Fritzierne; au 2.me une forêt obscure; au 3.me une chambre de Fritzierne; au 4.me une forêt où l'on voit une tente, deux canons qui sont censés les avancées du château de Roger; au 5.me le fort dans lequel est retiré Roger: ce fort doit tomber en démolition quand on fait le siége.

# VICTOR,

OU

# L'ENFANT DE LA FORÊT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente le salon de Fritzierne.*)

FRITZIERNE *seul, appuyé contre une table.*

Je ne sais quel pressentiment m'agite aujourd'hui..... je me sens triste, contre mon ordinaire.... il faut que j'aie fait une mauvaise digestion cette nuit. Moi qui suis gai de mon naturel, me voilà tout je ne sais comment!..... Valentin?.... Valentin?....

### SCÈNE II.

VALENTIN, FRITZIERNE.

VALENTIN.

Me voilà.

FRITZIERNE.

Sais-tu où est Victor?

VALENTIN.

Il est dans le parc.

FRITZIERNE.

Dis-lui de venir ici.

VALENTIN.

Vous allez être obéi.

FRITZIERNE.

Tu verras en revenant si ma fille est levée.

VALENTIN.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

### FRITZIERNE *seul.*

Comme je suis triste aujourd'hui !.... Il faut que je les rassemble ; lorsqu'ils seront auprès de moi, je retrouverai sans doute ma gaîté ordinaire, car dans mon jeune tems je savois me divertir tout comme un autre, et quoique je ne sois pas si ingambe, j'aime encore voir les autres se réjouir ; voyons à quoi nous nous occuperons.... J'ai envie d'envoyer chercher quelques personnes du village, nous ferons une petite fête, un petit repas dans le parc, sur la verdure ; cela sera charmant.... Allons, oui, voilà encore une journée qui se passera dans la joie.

## SCÈNE IV.

### FRITZIERNE, VICTOR.

FRITZIERNE.

Ah ! te voilà mon cher ami ?.... Mais qu'as-tu ? tu me parois triste depuis deux jours que je t'ai dit que je ne

suis pas ton père ; tu deviens rêveur.... cela paroît te chagriner : tranquillise-toi, je ne t'en aime pas moins ; si j'ai tardé si long-tems à t'instruire, c'est que je voulois que tu m'aimes comme ton père.

VICTOR. *Il le sert dans ses bras.*

Ah! vous le serez toujours ; oui, mon père, oui...

FRITZIERNE.

Ecoutez-moi.

VICTOR.

Ah, mon père ! je ne pourrai jamais vous prouver ma reconnoissance.

FRITZIERNE.

Mon ami, mon fils, ne parle plus de reconnoissance ; j'ai secouru l'humanité, j'ai fait mon devoir d'homme vertueux : toi, tu as rempli ta tâche en m'aimant comme ton père ; mais j'ai autre chose à te dire : ma fille est d'âge à présent de prendre un époux ; je t'ai choisi, si elle te convient. C'est avec plaisir que je vois que vous vous aimez comme frère et sœur ; je veux que vous vous aimiez comme époux ; vous serez le soutien de ma vieillesse ; ... mais auparavant, il faut que tu tâches de découvrir quelle peut être ta famille. Cette condition te paroîtra peut-être dure, mais tu m'en estimeras davantage : je n'exige point qu'il ait de la fortune ; quelque part que soit ton père, je ne lui demande qu'une seule qualité, c'est qu'il soit honnête homme : on ne peut pas être moins exigeant que je le suis, n'est-il pas vrai ?

VICTOR.

Oui, mon père..... mais où le trouver ?

FRITZIERNE.

Je vais t'en donner les moyens.

VICTOR.

Ah, Monsieur ! ah, mon père ! si vous me procurez les moyens de retrouver celui qui m'a donné le jour, je réponds de mon bonheur.... Quel que soit mon père, il doit être honnête homme ; je le sens à mon cœur, à mon amour pour le bien ; il m'a donné son ame, j'en suis

sûr.... je suis persuadé qu'il est honnête homme : il ne peut être que malheureux.

FRITZIERNE.

Hé bien ! ce seroit un titre de plus à mon estime.

VICTOR.

Mais, mon père, vous m'avez bien dit que vous ne m'aviez point donné le jour, mais vous ne m'avez pas instruit du hasard qui m'a fait tomber entre vos mains.

FRITZIERNE.

Je vais te le dire, quoique ce récit ne puisse que renouveler mes douleurs : apprends donc que mon épouse perdit la vie en donnant le jour à ma chère Clémence ; je fus pénétré du chagrin le plus violent ; je m'abandonnai à la douleur... Un jour que je portois mon ennui dans la forêt voisine, j'entrai dans une grotte qui m'offroit un asyle ténébreux : en réfléchissant sur les vicissitudes de la vie, je m'endormis d'un profond sommeil. La nuit m'ayant surpris, je fus contraint de rester dans cet antre obscur jusqu'à ce que le jour me permît de retrouver mon chemin... Au bout de quelques instans, j'entendis les cris d'un enfant ; je fus saisi d'effroi ; mais reprenant mes sens, je marchai en tremblant vers l'endroit d'où partoient les cris : à l'entrée de la grotte j'apperçus, à la foible clarté des étoiles, un petit panier dans lequel étoit un enfant ; je le pris ; il sembloit me tendre les bras, je le pressai contre mon sein pour ranimer sa petite existence que le froid avoit presqu'éteinte... Mon ami ! c'étoit toi.

VICTOR.

Quel jour heureux vient luire pour moi !

FRITZIERNE.

Ecoute jusqu'au bout. Au fond de la corbeille étoit un portrait et un papier que j'ai conservés. Ce papier te recommandoit à des ames bienfaisantes : j'ai cru que le ciel vouloit éprouver ma vertu. Je n'hésitai point, je pris la corbeille, et regagnai mon logis : je te mis entre les mains de la nourrice de Clémence ; elle partagea ses

soins entre ma fille et toi ; vous vous êtes élevés sous mes yeux ; je vous ai formés l'un pour l'autre ; je n'ai pas voulu te découvrir plutôt mon secret : je voulois voir si tu serois digne, en grandissant, que je te conserve mon amitié. Par tes soins, elle s'est accrue au point que je la partage entre ma fille et toi : j'ai donc résolu de te la donner pour épouse, mais aux conditions que je t'ai dit, sans quoi il n'y faudroit pas penser.

## SCÈNE V.

### LES PRÉCÉDENS, VALENTIN.

VALENTIN.

MONSIEUR, il vient d'entrer un fermier qui vous apporte de l'argent.

FRITZIERNE.

Je te suis ; je suis fâché qu'il se soit donné la peine de venir lui-même, mais c'est égal, il restera pour notre petit dîner ; et ma fille est-elle levée ?

VALENTIN.

Vous allez la voir dans l'instant.

FRITZIERNE.

Bon, je vais recevoir ce brave homme ; toi, dis-lui qu'elle prévienne Georges que nous aurons de la compagnie pour dîner.

## SCÈNE VI.

### VICTOR *seul.*

CLÉMENCE ! je ne suis point ton frère, je suis ton amant ; ce trait de lumière vient d'allumer ma flamme,

mais il me rend plus malheureux ; comment trouver mon père ?... Il me dit qu'il m'en donnera les moyens... je suis partagé entre le devoir et la nature : si mon père n'est pas digne de lui, il me refusera Clémence. Que ne suis-je toujours dans la persuasion que Fritzierne étoit mon père!..... Je n'aimois Clémence que comme ma sœur, et je l'aime à présent comme amant. Il me l'offre pour épouse, à des conditions que je me vois dans l'impossibilité de remplir.

## SCÈNE VII.

### CLÉMENCE, VICTOR.

*( Clémence entre et embrasse Victor ; il la repousse doucement. )*

CLÉMENCE.

Bon jour, mon frère..... Tu repousses ta sœur.

VICTOR.

Ma sœur !....

CLÉMENCE.

Ai-je fait mal d'embrasser mon frère ?

VICTOR.

Ton frère !.... Clémence !.....

CLÉMENCE.

Eh ! oui, mon frère. Voyez donc comme il prononce ce nom, ce nom autrefois si doux pour lui, et qui paroît aujourd'hui lui être étranger !

VICTOR.

Ah, Clémence !.... laisse-moi.

CLÉMENCE.

Je vous suis importune?....

VICTOR.

Non.... mais..... j'ai....

CLÉMENCE.

Vous avez des chagrins?... eh bien! est-ce là le cas de me renvoyer? Qui partagera tes peines... qui les adoucira, si ce n'est ta sœur, ta bonne sœur qui t'aime... oh!... qui t'aime....

VICTOR.

Tu m'aimes!...

CLÉMENCE.

Il en doute, je crois... Tiens, il faut que je te fasse part d'une remarque assez singulière que j'ai faite. Tu sais combien je respecte, combien je chéris mon père... eh bien! je ne sais pas pourquoi il me semble que tu m'es encore plus cher que lui : c'est peut-être mal à moi, mais mon cœur n'est pas maître de supporter cet excès de tendresse.

VICTOR.

Que me dis-tu?

CLÉMENCE.

La vérité.

VICTOR.

Clémence... ah, Clémence!... par pitié, éloigne-toi; ne me vois, ne me parle jamais.

CLÉMENCE.

Bien obligée de ta reconnoissance... C'est ainsi que tu réponds à l'aveu que je te fais?

VICTOR.

Clémence, il faut que nous nous séparions.

CLÉMENCE.

Nous séparer!.. Pourquoi?

VICTOR.

Il le faut; oui, il le faut.

CLÉMENCE.

Explique-toi; pourquoi me traites-tu avec tant de froideur? C'est affreux! vous repoussez mes caresses!

VICTOR.

Ah! si tu savois...

CLÉMENCE.

Eh bien, parle; si tu as quelques secrets, confie-les-moi, verse-les dans mon sein; je suis digne de ta confiance; je suis capable de garder ton secret aussi bien que toi... O mon frère, mon cher frère... mon cher Victor!.. (*Elle le serre contre son cœur.*)

VICTOR *avec un délire effrayant.*

Clémence!.. Clémence!.. promets-moi de ne rien dire, de garder dans ton sein l'aveu que je ne puis plus te céler.

CLÉMENCE.

Parle!.. oh! parle, Victor!

VICTOR.

Jure-moi....

CLÉMENCE.

Eh! ton cœur et le mien ne font qu'un!... Ton secret partagé avec moi n'est-il pas toujours à toi?

VICTOR.

(*A part.*) Femme divine!.... apprends que je t'aime, que je t'adore, mais je t'aime en amant.

CLÉMENCE.

Et je t'aime aussi en amante.

VICTOR.

Mais plus qu'une sœur!....

CLÉMENCE.

Et moi plus qu'un frère.

VICTOR.

Et ce qui fait mon tourment, c'est que tu n'es pas ma sœur.

CLÉMENCE.

Je ne suis pas....,

VICTOR.

Non, tu n'es pas ma sœur.... je ne suis pas ton frère.... je ne suis qu'un enfant trouvé dans une forêt, élevé par ton père comme son propre fils; voilà tout ce que je suis.

CLÉMENCE *avec acclamation, et reste muette.*

Tu n'es pas mon frère!.... Dieu!.... quel bonheur!....

VICTOR.

Eh quoi! tu me pardonnes de t'aimer; tu ne me punis point.....

CLÉMENCE.

Et de quoi, mon ami? .... Au contraire, nous avons maintenant l'espoir d'être unis.

VICTOR.

Qu'entends-je?

CLÉMENCE.

Ah, Victor! quel heureux changement!.... Moi qui t'aimois, qui t'adorois..... plus qu'une sœur ne le devoit, sans doute.... c'étoit mon amant que j'idolâtrois.... c'étoit mon époux..... oui, mon époux,.... Tu connois mon père..... tu sais qu'il est bon?

VICTOR.

Que veux-tu dire?

CLÉMENCE.

Qu'il nous unira..... Ce secret que tu viens de me confier, j'ai été sur le point de le pénétrer..... Apprends que mon père m'a cent fois, mille fois dit: Ma fille, aime Victor, aime-le de toutes les forces de ton cœur..... j'ai des projets sur lui. Un jour ce frère chéri pourroit faire ton bonheur et celui de ma vieillesse: j'ai des raisons pour t'engager à l'aimer autant que tu m'aimes. Comprends-tu ce que mon père vouloit dire? comprends-tu que c'est de notre hymen qu'il vouloit parler?.... Ah, mon ami! quelle heureuse destinée nous attend!....

VICTOR.

Non, Clémence, non, il ne faut pas nous aveugler: je ne suis qu'un orphelin sans parens, sans connois-

sances même de ma naissance : je ne dois pas élever une pensée jusqu'à toi : jamais, non, jamais ton père ne consentira à un hymen aussi disproportionné.... Il faut renoncer à cet espoir flatteur, ma chère Clémence, il le faut : ton père a la bonté de m'estimer, de m'aimer comme son propre fils : ce sont les liens de la fraternité, et non ceux de l'amour qu'il a voulu resserrer entre nous deux. Clémence.... te voilà instruite de mon origine, de mon sort; garde bien ce secret dans ton cœur; que personne ne s'apperçoive que je te l'ai révélé : j'ai ta parole, je la réclame.... J'ai un projet que je vais exécuter.

CLÉMENCE.

Mais quelle manie à toi de désespérer comme cela de tout, mon bien-aimé ?.... Quel est le projet que tu formes ?

VICTOR.

C'est de te fuir : après l'aveu que je t'ai fait, je ne puis plus vivre avec toi, non, je ne le puis plus : j'abhorre jusqu'à l'idée de la séduction; elle m'effraye, et je crains déjà de m'en être rendu coupable.

CLÉMENCE.

Toi, mon frère !... ah ! pardonne ce nom qui m'est échappé involontairement.

VICTOR.

Appelle-moi ton frère.... que je le sois encore : ce nom seul peut me ramener à l'honneur, au devoir.

CLÉMENCE.

Mais, voyez donc comme il parle ! Ah, Victor ! j'aime encore plus la vertu que je ne te chéris : si je croyois que la déclaration que tu viens de me faire, que je t'ai faite à mon tour, pût enfreindre la plus légère loi de l'honneur, je ne me pardonnerois jamais cet entretien; mais mon père est bon, généreux, il ne ressemble pas à ceux qui n'écoutent que l'orgueil ou la cupidité dans l'établissement de leurs enfans : il te regarde comme un fils, comme un gendre, oui, comme un gendre !

VICTOR.

VICTOR.

Clémence, tu es plus rassurée que moi : mais il est de la plus grande nécessité que je m'éloigne de toi, et que ton père ne soit point instruit de mon amour. Mon parti est pris, je n'ai pas un instant à balancer.

CLÉMENCE.

Cruel ! tu veux t'éloigner de moi au moment où il seroit de la plus grande importance que tu parles à mon père ! mais ce ne sera pas ; je vais le prévenir de ton projet, et employer tout auprès de lui pour qu'il t'empêche d'exécuter ton dessein.

## SCÈNE VIII.

VICTOR *seul.*

CIEL ! elle va avertir son père ! comment soutenir sa vue ? Il faut que je m'éloigne le plus promptement possible.... M'éloigner sans lui dire adieu !... après les soins qu'il a pris de ma jeunesse !... L'ingratitude prendra donc la place de la reconnoissance !... Vivre auprès de sa fille sans pouvoir la posséder ! Cette pensée seule raffermit ma résolution : mais je ne partirai point sans lui faire part des motifs puissans qui me déterminent.... Ecrivons-lui.... ( *Il se met à écrire.* )

## SCÈNE IX.

VALENTIN, VICTOR.

VALENTIN.

LE voilà qui écrit ; je voudrois bien lui parler, mais je n'ose l'interrompre.... C'est un bien bon garçon.... Je ne sais quelle idée lui passe par la tête.... M'en irai-je ?... Non.... il faut que je lui parle.... Non, il ne faut pas....

VICTOR.

Ah, te voilà, Valentin?... m'es-tu attaché?

VALENTIN.

Ah, Monsieur!... mon cher maître!

VICTOR.

Il faut que tu me rendes un grand service : tu vas tous les soirs prendre les ordres de M. de Fritzierne avant qu'il se mette au lit?

VALENTIN.

Oui, Monsieur.

VICTOR.

Eh bien, mon ami, il faut ce soir, avant de sortir de chez lui, que tu jettes cette lettre sur sa table sans qu'il t'apperçoive.

VALENTIN.

Sur sa table?

VICTOR.

Oui, mon ami.

VALENTIN.

Eh! que ne la lui remettez-vous vous-même?

VICTOR.

Je ne le puis.

VALENTIN.

Vous ne le pouvez?.... J'entends.... je sais tout.

VICTOR.

Eh! que sais-tu?

VALENTIN.

Que vous voulez nous quitter, et que ce soir vous ne serez peut-être plus ici.

VICTOR.

Eh! qui t'a dit?...

VALENTIN.

Clémence.... oui, elle-même, qui m'a prévenue de vos desseins, mais avec une grâce, une confiance qui m'ont pénétré.

VICTOR.

Comment! Clémence t'a dit?...

VALENTIN.

Oui, Monsieur; que vous l'aimiez, que vous n'êtes pas son frère, que dans la persuasion où vous étiez de ne jamais l'épouser, vous vouliez partir, la quitter, et me quitter aussi, moi qui vous aime tant!...

VICTOR.

Elle t'a confié, à toi, un secret dont dépend....

VALENTIN.

Oui, Monsieur, j'ai son secret; elle m'a cru capable de le garder.... apparemment qu'elle me rend plus de justice que mon maître.

VICTOR.

Bon Valentin.... tu sais tout.

VALENTIN.

Oui, tout, tout, absolument tout.

VICTOR.

Garde-toi de jamais....

VALENTIN.

Elle ne m'a pas fait cette défense-là, elle! elle sait bien que je n'en ai pas besoin.

VICTOR.

Mais enfin, comment t'a-t-elle conté tout cela?

VALENTIN.

Oh! je m'en vais vous le dire. Comme elle sait que vous avez de la bonté pour moi, et que je vous suis attaché; après m'avoir mis au fait, elle m'a dit: Mon cher Valentin, veille bien sur ton maître, prends bien garde qu'il ne t'échappe: si tu lui vois faire quelques préparatifs de voyage, viens sur-le-champ m'en avertir.

VICTOR.

Et tu lui aurois obéi?... tu m'aurois trahi?...

VALENTIN.

Oui, Monsieur, oui, je vous aurois trahi : pourquoi voulez-vous vous en aller ? Qui est-ce qui vous y force? Vous aimez Clémence; eh bien, puisque vous n'êtes pas son frère, vous avez de l'espoir ; avec ça, vous êtes un jeune homme si bon, si raisonnable ! Monsieur de Fritzierne ne vous refusera pas, ou bien j'irai lui dire moi-même qu'il a tort, qu'il fait mal.

VICTOR.

Quoi !... Valentin....

VALENTIN.

Oui, Monsieur, j'irois ; c'est que je n'aime pas les injustices, moi, et ça en seroit une grande de ne pas faire votre bonheur : vous le méritez si bien !....

VICTOR.

Puisque tu sais tout, mon ami, tu vois qu'il est de toute nécessité que je parte. Va, mon digne ami, je te laisse le soin de consoler Clémence; parle-lui souvent de moi ; dis-lui que je ne cesserai jamais de l'aimer.

VALENTIN. (*Il va pour sortir.*)

Oui, Monsieur.

VICTOR.

Où vas-tu ?

VALENTIN.

Faire mon paquet.

VICTOR.

Pourquoi faire ?

VALENTIN.

Eh, pour vous suivre !..... Quand un maître a la dureté de partir sans moi.... croyez-vous que je sois assez inhumain pour l'abandonner ?

VICTOR.

Quoi ! tu veux ?...

VALENTIN.

Vous suivre par-tout.... ne vous quitter qu'à la mort.

VICTOR.

Mon pauvre Valentin ! y penses-tu ? Songes-tu que je n'ai ni état, ni fortune, ni parens, ni amis ?

VALENTIN.

Eh bien ! pour des amis, vous en aurez un ; le voilà.

VICTOR.

Homme unique ! tu veux partager ma misère !

VALENTIN.

Votre misère ?... Eh non, vous ne serez pas dans la misère, du moins pour quelque tems. Voyez-vous cette petite somme-là ? (*Il la lui montre.*) C'est tout en or ; c'est le fruit de mes épargnes. Pendant trente-cinq ans que j'ai été au service de Monsieur de Fritzierne, je n'ai manqué de rien ; j'ai mis mes gages de côté : la somme est plus que suffisante pour ce qui me reste à vivre ; elle est à vous.

VICTOR.

Jamais....

VALENTIN.

Oui, à vous.... à moi... à nous.... (*Il se jette dans ses bras.*)

VICTOR.

Ah ! comme j'étois entouré d'êtres vertueux !.... Valentin, Valentin.... je ne veux pas absolument.

VALENTIN.

Ah ! vous ne voulez pas.... Eh bien, moi, je le veux.... Vous ne pouvez pas m'empêcher de m'en aller, peut-être.... Je suivrai la route que vous prendrez : vous ne pouvez pas m'empêcher de voyager ; si vous ne voulez pas de ma compagnie, vous me chasserez.

VICTOR.

Te chasser, bon Valentin !... te chasser !... Oh ! non, mon ami...

VALENTIN.

Allons, voilà qui est dit; nous faisons route ensemble, n'est-ce pas?

VICTOR.

Oui, mon ami, oui, ne nous quittons plus, ne nous séparons jamais.... Tu seras mon frère, oui, tu le seras, et par ce moyen, je tromperai la nature qui m'a refusé des parens.... Partons, il est tems... Valentin, reste ici, afin que l'on ne se doute de rien; tu viendras me rejoindre; je vais sortir par la petite porte du parc; je t'attendrai.

VALENTIN.

Vous m'attendrez?...

VICTOR.

Je te le jure. *(Il sort.)*

## SCÈNE X.

VALENTIN.

Je suis pourtant fâché qu'il parte.... Ce Monsieur de Fritzierne est si brave homme, qu'il ne lui auroit pas refusé sa fille.... Voilà sa lettre, elle n'est pas cachetée: si je savois qu'il y eût dedans quelque chose qui fût dans le cas d'affliger mon vieux maître, je ne la lui remettrois pas : il y a peut-être aussi des choses qu'il est important qu'il sache.... Oui..... mais si je la lui donne moi-même, il me questionnera, et je ne saurois mentir : il vaut mieux la laisser sur la table; elle n'est pas cachetée, j'ai là de quoi, je vais la cacheter. *(Il le fait.)* Elle n'a pas d'adresse non plus; le premier venu peut s'en emparer; mettons une adresse. *(Il écrit l'adresse.)* J'entends quelqu'un; sauvons-nous.

## SCÈNE XI.

FRITZIERNE.

Voila nos petits comptes arrangés avec ce brave homme ; je suis bien aise qu'il reste avec nous aujourd'hui. Comment !... personne ici !... Où sont-ils donc tous ? Je ne vois ni Victor, ni ma fille.... Valentin..... Valentin.... ni Valentin non plus.

## SCÈNE XII.

FRITZIERNE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE *tout en pleurs.*

Mon père, mon père....

FRITZIERNE. *(Il la reçoit dans ses bras.)*

Eh bien, ma fille !... qu'as-tu donc ?

CLÉMENCE.

Mon père.... il est parti.... il nous fuit....

FRITZIERNE.

Il nous fuit ! qui ?

CLÉMENCE.

Mon frère..... mon amant.

FRITZIERNE.

Victor ?

CLÉMENCE.

Oui, mon père ; Victor est parti, il s'est éloigné pour jamais de ces lieux.

FRITZIERNE.

Est-il possible !... Mais non, tu t'abuses.... Victor ne peut être un ingrat.

CLÉMENCE.

Il l'est, mon père ; il est plus, il est barbare, inhumain, sans foi, sans probité.....

FRITZIERNE.

Je ne puis te croire.

CLÉMENCE.

Ah, mon père !... il n'est que trop vrai.... Etant à la fenêtre qui donne sur le parc, je l'ai apperçu, et je viens de voir dans l'instant Valentin qui partoit pour le rejoindre, car il pressoit sa marche de toute la force de ses jambes.

FRITZIERNE.

Voici une lettre sur cette table.... Elle est pour moi ; c'est de l'écriture de Valentin. ( *Il lit.* )

« Homme respectable et cher, à qui, même en fuyant, » je crois prouver ma reconnoissance, pardonne si je » ne t'ai pas serré dans mes bras avant de te quitter : il » m'en a coûté pour me priver de te voir, mais tu m'au- » rois retenu, et il faut que je m'éloigne de toi : n'ac- » cuse pas mon cœur, il est et il sera toujours à toi : » mais une fatalité inouie, une passion malheureuse.... » En quelques lieux que je porte mes pas, toi et ta fille » serez l'objet de mes vœux, de mes moindres pensées... » Ton fils pour la vie. VICTOR. »

CLÉMENCE.

Eh bien, mon père ?...

FRITZIERNE.

Il n'est donc que trop vrai !... l'ingrat !... il préparoit donc ce coup à ma vieillesse, cette récompense à mes bienfaits ; c'étoit donc pour qu'il me perçât le cœur, que je lui ouvrois mon sein !... O Victor !... comme tu me fais repentir de t'avoir adopté !... Il est donc des occasions où les actions même les plus vertueuses devien-

nent une source de tourmens!... Mais quel motif a pu l'engager à la fuite?... le saurois-tu, Clémence?... cet abandon n'est pas naturel.... car il nous aimoit tous.

CLÉMENCE.

Mon père, il vous chérissoit.... il vous respectoit; mais....

FRITZIERNE.

Parle, mon enfant: tu l'as nommé tout-à-l'heure ton frère adoptif.... ton amant.... Ces expressions m'ont frappé.... Saurois-tu....

CLÉMENCE.

Tout, mon père, tout; oui, il m'avoit tout dit: qu'il n'étoit pas mon frère, mais qu'il m'aimoit comme amant.

FRITZIERNE.

Quoi! sans mon aveu, il osa te divulguer un secret...

CLÉMENCE.

Et voilà la cause de sa fuite, mon père; je vous dirai tout; oui, vous serez mon confident, mais c'est à mon ami que je parle: que l'auteur de mes jours oublie sa sévérité, pour n'ouvrir son ame qu'à l'amitié, qu'à la confiance.

FRITZIERNE.

Ma sévérité, ma fille! Eh! ce mot... t'ai-je jamais donné sujet de t'en servir avec moi? Parle à ton ami, à ton père, c'est la même chose.

CLÉMENCE.

Hé bien! je vous le dis: Victor m'aimoit, j'aimois Victor... mais Victor accablé de vos bienfaits, a craint d'être accusé d'avoir séduit ma jeunesse; il a craint de violer les lois de l'hospitalité en nourrissant dans son cœur et dans le mien une passion sans espoir, sans but légitime: Jamais, disoit-il, il ne donnera sa fille à un enfant trouvé, sans parens, sans fortune.

FRITZIERNE.

Il me connoissoit bien peu!

CLÉMENCE.

C'est ce que je lui ai dit, mon père.

FRITZIERNE.

Il m'estimoit bien peu, pour me croire capable de sacrifier le bonheur de ma fille à l'intérêt et à l'ambition!... Jeune insensé!... il ignoroit que mon projet à moi étoit de l'unir à ma Clémence, de perpétuer en lui le titre de fils que je lui avois accordé.... Oui, ma fille, c'étoit là tout mon espoir, tout mon bonheur, et je n'avois moi-même nourri cette passion dans vos cœurs, que pour la couronner un jour par le plus doux hymen.

CLÉMENCE.

Ah, mon père! j'en étois bien sûre!

FRITZIERNE.

Et il nous quitte, ma fille!... Quel contre-tems! quel cruel événement!.... Jeunes gens!.... jeunes gens!... pourquoi manquez-vous toujours de confiance? pourquoi ne venez-vous pas bonnement vous expliquer avec un père? Vous craignez qu'il ne fasse pas votre bonheur!... est-ce qu'un père peut ne pas vouloir le bonheur de ses enfans?

CLÉMENCE.

Ah, mon père! il est perdu pour vous et pour moi!... nous ne le verrons plus, grand dieu!

FRITZIERNE.

Non, ma fille, rassure-toi: ne perdons pas courage; je vais prendre des chevaux, courir après lui.... il ne peut pas être encore bien loin.

CLÉMENCE.

Ah, mon père! je sens renaître en moi l'espoir de le trouver; à votre aspect il se rendra; vos prières et mes larmes le ramèneront sans doute.... Ne perdons point de tems, courons, volons sur ses pas.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*( Le Théâtre représente une forêt épaisse. )*

MORGANT, DRAGOVISTE *couchés à terre.*

MORGANT *se réveillant.*

DRAGOVISTE, as-tu bientôt assez dormi? Allons, réveille-toi.

DRAGOVISTE.

Pourquoi faire?

MORGANT.

Pour faire notre besogne.

DRAGOVISTE.

Que veux-tu faire ici? tu sais bien que notre chef ne veut pas que nous exercions notre courage sur des malheureux, et il ne passera pas par ici beaucoup d'équipages; quand il passeroit par hasard un homme, ce n'est pas ce qu'il nous faut; si nous avions le malheur de lui apporter une vingtaine de louis, il feroit un beau train!

MORGANT.

Ma foi, il auroit raison: à quoi sert d'ôter la vie à un homme pour si peu de chose? Il aime bien mieux faire le siége de quelque château; cela lui rapporte davantage.

DRAGOVISTE.

Oui, mais il en coûte toujours la vie à quelqu'un de nos camarades, et je tremble toujours que mon tour ne vienne.

MORGANT.

Poltron !...

DRAGOVISTE.

Mais c'est que l'on ne meurt qu'une fois !

MORGANT.

Hé bien ! ne faut-il pas que cela arrive ? crois-tu pas toujours vivre ? ne vaut-il pas mieux mourir comme ça que sur un échafaud ? car tu sais bien que c'est là notre sort : il faut prendre le tems comme il vient.

DRAGOVISTE.

Voilà déjà du tems que nous n'avons pas été à quelque affaire sérieuse.

MORGANT.

Je crois que nous serons bientôt obligés de quitter le château que nous avons pris il y a trois ans ; j'en serois fâché, car nous y sommes assez commodément, et il est assez bien fortifié.

DRAGOVISTE.

Oui, nous en avons ruiné cinq aux environs, pour conserver celui-là ; nous nous y sommes installés, et il faudra de bonnes forces pour nous en chasser.

MORGANT.

Ne restons donc pas davantage ici ; allons à la découverte sur quelque hauteur.

DRAGOVISTE.

Tu as raison : de quel côté allons-nous ?

MORGANT.

Tiens, viens par-là ; nous prendrons ce sentier, et nous gagnerons la grande route.

DRAGOVISTE.

Ha ça ! mais, dis donc, combien as-tu pris à ce bucheron que nous avons rencontré l'autre jour ? Nous n'avons pas partagé.

MORGANT.

Quoi! tu crois partager avec moi? tu n'es arrivé que lorsqu'il étoit mort.

DRAGOVISTE.

Oui, mais n'ai-je pas aidé à le dépouiller de ce qu'il avoit?

MORGANT.

Tu as eu bien de la peine! moi j'ai pensé le laisser échapper, car il étoit robuste; j'étois seul, il se démenoit adroitement avec son bâton; je lui aurois bien tiré un coup de pistolet, mais j'aurois fait entendre où j'étois; et si notre chef m'avoit surpris, il m'auroit fait mettre aux arrêts au moins pour quinze jours: la discipline est observée bien strictement chez nous!

DRAGOVISTE.

Tu as raison dans tout ce que tu dis; mais tout ça ne fait pas notre compte: au fait, combien avoit-il?

MORGANT.

Trente-six francs.

DRAGOVISTE.

Mais m'accuses-tu la vérité?

MORGANT.

Ah! tu soupçonnes ma probité! je suis honnête homme, et je ne suis pas fait pour te tromper.

DRAGOVISTE.

Allons, je te crois.... Puisque tu m'assures qu'il n'en avoit pas davantage, c'est donc dix-huit francs qui me reviennent.

MORGANT.

En bonne conscience, tu ne devrois pas avoir la moitié de cette somme-là: j'ai fait la besogne tout seul.

DRAGOVISTE.

Oui, mais nous sommes convenus entre nous, que les prises que nous ferions au-dessous de l'ordonnance

de notre chef, qu'aussi-tôt que cela viendroit à la connoissance de l'un ou de l'autre, nous partagerions, afin de n'avoir pas de reproches à nous faire : ainsi compte-moi toujours dix-huit francs.

MORGANT.

Comme tu es pressé ! nous avons toujours bien le tems.

DRAGOVISTE.

Voilà comme tu es, l'on ne peut jamais rien arracher de toi : donne-les vîte, ou sinon....

MORGANT.

Que feras-tu ?

DRAGOVISTE.

Ce que je ferai ! je ne m'en plaindrai pas à notre chef, car il nous puniroit tous les deux.

MORGANT.

Il n'y a que cela qui te retient, sans quoi tu ne balancerois pas ? Voilà ce que c'est que d'avoir des camarades qui ne sont pas de bonne foi ! l'on court toujours les risques d'être leur dupe.

DRAGOVISTE.

Je te conseille de te plaindre ; c'est toi qui as tout !

MORGANT.

Je l'ai bien gagné en tout cas.

DRAGOVISTE.

Tu as toujours de bonnes raisons à nous donner ; mais tu ne te presses guères de tirer de l'argent de ta poche.

MORGANT.

Chut ; voici l'espion de notre maître qui vient voir si nous sommes à nos postes : motus là-dessus pour le moment ; ne crains rien ; tu seras content.

## SCENE II.

### MORGANT, DRAGOVISTE, SUBTIL.

SUBTIL.

CAMARADES, que faites-vous là ? Notre maître vous croyoit sur la hauteur : je ne serois pas venu vous chercher par ici ; il n'y a que Blamor qui est au bout, qui m'a dit que vous n'étiez pas repassés.

MORGANT.

Nous voilà ; y-a-t-il quelque chose de nouveau, quelqu'expédition à faire ? nous sommes toujours tout prêts.

SUBTIL.

Je ne sais pas, mais on relève tous les postes.

DRAGOVISTE.

Est-ce qu'il y auroit quelque chose à craindre ?

SUBTIL.

L'on m'a dit que vous vous rendiez tous au quartier pour prendre le mot d'ordre.

DRAGOVISTE.

Oh ! il faut qu'il y ait quelque chose de sérieux, car notre chef ne nous fait pas rentrer comme ça ordinairement.

MORGANT.

L'on aura sans doute vu voltiger par ici quelque détachement de cavalerie ; et quand ces messieurs nous rencontrent, nous n'avons pas bon tems avec eux ; ils sont presqu'aussi bien armés que nous.

DRAGOVISTE.

Je me souviens encore de la dernière fois qu'ils nous

ont apperçus lorsque nous attaquions cette diligence : comme ils nous ont fait voir du pays ! et sans notre chef, nous serions restés entre leurs mains.

SUBTIL.

Oui, mais quand M. Roger s'en mêle, ça va toujours bien.

MORGANT.

Parbleu ! je le crois bien ; il ne marche jamais qu'il ne soit accompagné des sabreurs et des flibustiers.

SUBTIL.

Allons, Messieurs, allons-nous-en, ne perdons pas le tems.

---

## SCÈNE III.

### VALENTIN, VICTOR.

VALENTIN.

MA FOI, Monsieur, si nous allons toujours de ce train, nous n'irons pas loin aujourd'hui : vous regardez toujours derrière vous : tenez, si vous voulez m'en croire, nous retournerons à la maison.

VICTOR.

Moi, mon ami ! ah ! jamais, jamais ! tu sais le motif de mon départ, et tu me proposes de reprendre le chemin du château ! Je ne puis avoir la main de Clémence !.... Elle m'aimoit !.... Grand Dieu !.... quel souvenir !.... C'est une imprudence à moi de lui avoir confié le secret que son père m'avoit dévoilé. Clémence ! sois persuadée que ton image sera toujours présente à ma pensée. Les bienfaits de ton père me rendent ingrat envers toute la nature.... Pardonne, homme généreux ! Par-tout je me rendrai

rendrai digne de ta tendresse : tu n'entendras jamais parler de moi.... Le désespoir abrégera mes jours, et la mort viendra mettre un terme à mes malheurs et à ma reconnoissance pour toi.

VALENTIN.

Monsieur, je crois que le sommeil me gagne : si nous nous reposions ? ( *Il s'assied.* )

VICTOR.

Mon bon Valentin, c'est moi qui suis cause de ta fatigue ; je suis fâché que tu persistes dans le dessein de me suivre ; ton âge ne te permet plus d'entreprendre un voyage aussi long que celui que nous allons faire : je t'en prie, mon cher Valentin, retourne auprès de ton maître, tu consoleras sa fille.

VALENTIN.

La consoler ! je crois que personne ne pourra jamais y parvenir.

VICTOR.

Ah ! voilà ce qui redouble ma peine.... Oui, Clémence, je vous abandonne... mais il le faut... Vous me pardonnerez, sans doute ; vous savez la cause de mon départ.... Hélas ! ce bon Valentin, le voilà qui succombe à la fatigue : il peut au moins goûter les douceurs du sommeil.... Et moi !.... Ah ! Clémence, Clémence !

## ROMANCE.

Toi qui reposes sans alarmes,
Écoute la voix de l'amour :
Il va quitter ce beau séjour,
L'amour n'y trouve plus de charmes.
Cet asyle va désormais
Causer mes regrets, ma souffrance ;
J'y laisse tout ce que j'aimais,
J'y laisse jusqu'à l'espérance.

Adieu, séjour où ma jeunesse
Trouva sous un toit protecteur
La bienfaisance, le bonheur
Et la tendre délicatesse.
Adieu, je fuis pour jamais ;
Pour jamais je quitte Clémence :
Si vous lui peignez mes regrets,
Au moins laissez-lui l'espérance.

Plein de douleur, plein de courage,
C'en est fait, adieu, je te fuis ;
J'emporte avec moi les ennuis,
Mais j'emporte aussi ton image ;
Elle me fera tour-à-tour
Supporter la vie et l'absence.
Ah ! que ne puis-je avec l'amour
Emporter aussi l'espérance !

Écho ! toi dont la voix plaintive
A cent fois répété mes chants,
Va porter mes adieux touchans
Jusqu'à son oreille attentive ;
Va lui dire aussi que mon cœur
L'aime toujours avec constance,
Mais qu'il a perdu le bonheur
Puisqu'il a perdu l'espérance.

Ce bon Valentin ! comme il repose !... Quel dommage de troubler son sommeil !... Je ne puis rester en place.... Cruel destin !... c'est ainsi que tu te joues des hommes ! Les uns sont plongés dans la tristesse, tandis que les autres sont dans les plaisirs. (*Il s'éloigne.*)

## SCÈNE IV.

M.me VOLF, VALENTIN *endormi.*

M.me VOLF.

Je suis donc parvenue à m'échapper de la main des monstres qui depuis si long-tems me persécutent !... Mais où aller ?... que devenir ?... Depuis fort long-tems je ne vois pas le jour,... j'ignore les issues de cette forêt.... Divine providence, ayez pitié de votre créature : ma chère maîtresse a succombé sous le poids de la douleur, et moi.... Mais que vois-je ? un homme endormi !... C'est un bon vieillard ; il ne sait pas les dangers qu'il court dans ce lieu : c'est le ciel qui l'envoie sans doute pour me secourir.... Je n'ose le réveiller... il est peut-être accablé de fatigue.... cependant, pour son bonheur et le mien, il faut que je le réveille.... Bon homme !... bon homme !...

VALENTIN *se réveillant.*

Me voilà, mon cher maître, me voilà... Une femme !... Mon maître ! mon maître ! où est-il ?

M.me VOLF.

Ecoutez-moi, mon cher ami.

VALENTIN.

Mon maître !... mon maître !...

## SCÈNE V.

M.me VOLF, VALENTIN, DRAGOVISTE, MORGANT et un autre Voleur; VICTOR *qui survient aux cris.*

MORGANT, DRAGOVISTE.

LA voilà !... la voilà !... (*Ils se saisissent d'elle.*)

M.me VOLF.

Dieu ! secourez-moi !...

VICTOR.

Malheureux !... voulez-vous laisser cette femme ?

(*Morgant tire un coup de pistolet, Victor lui riposte; Valentin met le sabre à la main, et en poursuit un jusques dans la coulisse, revient ensuite aider son maître à repousser les deux autres, dont celui qui tenoit madame Volf prend la fuite, et à eux deux ils font reculer le dernier jusques dans la coulisse : ils retournent près de madame Volf, qui se jette à leurs genoux; et dit :*)

M.me VOLF.

Mortels généreux, qui que vous soyez, je vous dois la vie ! Vous m'avez arrachée des mains des scélérats qui me tenoient en captivité depuis bien des années ! Quels remercîmens n'ai-je pas à vous faire !

VICTOR.

Madame, nous avons rempli les devoirs de la nature, qui prescrit de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait.

VALENTIN.

Mon maître pense comme moi.

VICTOR.

Mais comment! vous exposer seule dans une forêt, sans être accompagnée de personne! c'est une imprudence bien grande!

M.me VICTOR.

Ah, Monsieur! il est des circonstances où l'on est quelquefois obligé de faire ce que l'on ne voudroit pas.

VICTOR.

Daignez nous dire où se portent vos pas, nous vous accompagnerons, et nous ne vous abandonnerons pas, dans telle circonstance qui puisse arriver.

M.me VOLF.

Votre offre est des plus généreuses; mais je ne puis en profiter. Je suis une malheureuse abandonnée à moi-même, sans asyle, sans ami, sans protecteur. Le sort me jette au hasard sur la terre; je n'ai recours que dans la providence; dans ma triste situation, je bénis le ciel de m'avoir affranchie du joug tyrannique que l'amitié m'avoit imposé.

VICTOR.

Peut-on savoir qui vous êtes?... Votre nom?

M.me VOLF.

Mon nom ni ma famille ne vous sont pas connus; mais soyez persuadé que je porte dans mon cœur les sentimens d'honneur et de probité; mais souvent l'on est obligé d'éteindre en soi ce que la nature inspire. Monsieur, de grace, ne m'interrogez pas davantage, car je vous ferois peut-être regretter le service que vous m'avez rendu.

VICTOR.

Qui que vous soyiez, je me féliciterai toujours de vous avoir sauvé la vie: quand on a fait une bonne action, l'homme vertueux ne doit jamais s'en repentir; quant à moi, j'éprouve une satisfaction au-dessus de tout ce que l'on peut dire.

M.me VOLF.

Ah! si tous les hommes pensoient comme vous, l'on verroit beaucoup moins de malheureux!

VALENTIN.

Oui! A qui comptez-vous ce que vous dites-là? Nous savons bien qu'il est rare à présent de trouver des hommes qui pensent assez juste pour compatir aux peines d'autrui.

M.me VOLF.

Grace au ciel! vous êtes de ceux qui méritent des éloges; car c'est à vous à qui j'ai l'obligation de revoir la lumière.

VICTOR.

Mais, Madame, tirez-moi d'inquiétude; donnez-moi les moyens de vous être utile, c'est la seule grace que je vous demande.

M.me VOLF.

Ah, barbare Roger!... quel souvenir douloureux!...

VICTOR.

Que dites-vous, Madame? Vous venez de nommer Roger; connoîtriez-vous un homme qui portât ce nom-là?

M.me VOLF.

Que trop, Monsieur!

VICTOR.

Ce n'est pas, sans doute, ce Roger, ce chef de brigands qui infestent les forêts voisines?... Daignez m'instruire.

M.me VOLF.

Par pitié, Monsieur, par pitié, ne m'interrogez pas!... Personne ne connoîtra mes malheurs... non, non, personne; s'il faut vous les raconter, s'il faut à ce prix reconnoître le service que vous m'avez rendu, je le sens, ce sacrifice est au-dessus de mes forces, et je me vois dans la dure nécessité de vous avouer mon ingratitude.

VICTOR.

N'en parlons plus, Madame, n'en parlons plus: on doit respecter le secret des infortunés; puisque vous

m'assurez que l'honneur et la probité ont toujours guidé vos pas, que vous êtes sans asyle.... Cependant cela me paroît étonnant....

M.me VOLF.

Monsieur, j'en conviens ; mais je ne suis sans asyle que pour fuir le repaire du crime et de la scélératesse ; vous devez juger de mes sentimens, puisque, pour m'affranchir d'un séjour d'horreur, je me mets au hasard, et seulement entre les bras de la providence : elle veille avec soin sur toute la nature, et j'espère qu'elle ne m'abandonnera pas.

VICTOR.

Votre façon de penser me persuade que vous méritez d'être plaint.... Ciel !... mon père !.... je suis perdu !...

VALENTIN.

Ah ! tant mieux ! j'en suis bien aise : par ici, Monsieur, par ici !

VICTOR.

Clémence avec lui ! comment pourrai-je supporter sa vue ?...

VALENTIN.

Que je suis content !.... notre voyage est à moitié fait.

## SCENE VI.

VICTOR, VALENTIN, M.me VOLF, FRITZIERNE, CLÉMENCE.

FRITZIERNE.

VICTOR ! mon fils ! vous nous fuyez, vous oubliez ce que j'ai fait pour vous ; je ne vous croyois pas si peu reconnoissant....

VICTOR.

Mon père, accablez-moi de tout votre courroux ; je suis un monstre indigne de voir le jour. Ah, Clémence ! vous allez me haïr !

CLÉMENCE.

Peux-tu le penser ?... Mon père, voyez comme il est abattu.... ayez pitié de sa peine !

FRITZIERNE.

Mon fils, vous avez commis une grande imprudence ; mais vous me retrouverez toujours avec les sentimens d'un père indulgent. Que vous ai-je fait pour vous obliger de nous fuir ? quelle disgrace avez-vous essuyée avec moi ?... Au moment où je me dispose à t'accorder la main de ma fille....

VICTOR.

Eh, mon père ! voilà la cause de mon ingratitude !

FRITZIERNE.

Eh ! parce que je suis généreux envers toi, je te donne les moyens d'être ingrat envers moi !... Ah, Victor !... Victor !....

VALENTIN.

Ah, Monsieur ! ne lui dites rien, vous le ferez mourir de chagrin.

FRITZIERNE.

Et toi aussi, Valentin, tu m'abandonnes, et tu fuis avec lui !...

VALENTIN.

Ah, Monsieur ! ne m'en voulez pas ; ce n'étoit que pour tâcher de le ramener ; demandez-lui plutôt. Allons, Monsieur, justifiez-moi.

VICTOR.

Ah, mon père ! vous me voyez à vos genoux ; pardonnez mon ingratitude ; mais j'adore votre fille. L'impossibilité où je me vois de la posséder m'a fait prendre le parti de m'éloigner de vous pour toujours.

FRITZIERNE.

Voilà une folie des plus complètes. Qui t'a dit que tu ne pouvois la posséder, puisque je ne vous ai élevés que pour vous unir ensemble ? Ma fille ne demande pas mieux.

CLÉMENCE.

Quoi, Victor ! tu as osé douter de la bonté de mon père ?

VICTOR.

Ma chère Clémence, vous voyez devant vos yeux un malheureux que la grandeur de son crime empêche de lever les yeux : l'excès de mon amour m'a porté à cette démarche, dont rien ne peut justifier le motif.

CLÉMENCE.

Victor ! tu dois connoître mon père ; il pardonnera ton égarement.

FRITZIERNE.

Mais, qui t'a dit que je lui en voulois ?.... Allons, viens, mon cher fils, mon cher gendre ; embrasse-moi, et reviens vivre avec nous ; j'oublie ton étourderie : tu nous a causé bien des chagrins ! ( *Il l'embrasse.* )

CLÉMENCE.

Nous voilà rassemblés ; que ce soit pour toujours.

VALENTIN.

Heureusement que je n'avois pas de bonnes jambes, car vous auriez eu un peu plus de peine à nous attraper.

FRITZIERNE.

Mais je ne t'ai pas encore demandé quelle est cette Dame que voilà à ta compagnie. Excusez, Madame, mais la nature parle avant la curiosité.

M.me VOLF.

Monsieur, c'est trop juste ; je ne mérite pas que vous vous occupiez de moi.

VICTOR.

Mon père, c'est une infortunée à qui nous avons sauvé la vie : elle est sans asyle, et ses malheurs sont

un secret. Elle étoit poursuivie par les brigands qui sont aux environs.

FRITZIERNE.

La troupe de Roger.... Les scélérats ! Je ne sais pas quand nous pourrons être délivrés de ce monstre.

M.me VOLF.

C'est à Monsieur votre fils que je dois la vie ; je voudrois être à portée de pouvoir lui prouver combien j'en suis reconnoissante.

FRITZIERNE.

S'il vous a secourue, il a fait son devoir. Il est comme moi, je ne suis jamais si content que lorsque je puis secourir les malheureux. Vous me paroissez bien née ; venez avec nous ; vous me raconterez vos peines ; je verrai si vous êtes digne que je vous accorde mon estime : si vous méritez ma confiance, vous serez la compagne de ma fille : et toi, mon cher Victor, viens te consoler, en attendant que je puisse vous unir ensemble.

VICTOR.

Mon père ! vous me pardonnez ? .... Ma chère Clémence !....

CLÉMENCE.

Ah, Victor ! que vous nous avez causé de chagrin !

FRITZIERNE.

Allons, ne parle pas de cela : toi, Valentin, dis à Dolmer qu'il avance sa voiture.

VALENTIN.

Oui, Monsieur. Oh ! j'aurai de meilleures jambes pour retourner que pour partir.

*Fin du deuxième Acte.*

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZIERNE, VICTOR.

FRITZIERNE.

HÉ BIEN, mon cher fils, te voilà tout consterné ! tu es sans doute mortifié d'avoir oublié ce que j'ai fait pour toi ?

VICTOR.

Moi l'oublier !.... jamais.... jamais....

FRITZIERNE.

Tu vois pourtant que tu t'es égaré : tu doutois de ma bonté, en nous fuyant ; mais tranquillise-toi ; je t'ai promis ma fille, tu l'auras.

VICTOR.

Je n'ai pas perdu votre amitié ; quel bonheur ! votre chère fille me conserve toujours son estime ; il n'est point de mortel plus heureux que moi : souffrez que je vous quitte pour lui en marquer ma reconnoissance, et lui demander pardon de mes fautes ; la conjurer d'oublier que j'ai voulu me séparer d'elle.

FRITZIERNE.

Ma foi, mon enfant, elle veut t'épargner cette peine, car la voilà elle-même.

## SCÈNE II.

### M.me VOLF, CLÉMENCE, FRITZIERNE, VICTOR.

CLÉMENCE.

Mon père, je viens de faire voir à Madame l'appartement que vous lui avez destiné. Mon cher Victor! hé bien, mon père vous a-t-il bien grondé?

FRITZIERNE.

Grondé.... et pourquoi? parce qu'il ne vouloit plus nous voir?

VICTOR.

Ah, mon père! vous allez rappeler mes fautes aux yeux de ma chère Clémence : épargnez-moi, je vous prie; je sens trop mes torts, et je n'ai pas besoin des reproches que j'ai trop mérités pour me faire sentir combien je suis coupable envers elle. Ma bonne amie, ma bonne sœur, daignez me pardonner.

CLÉMENÇE.

Mon cher Victor, ton pardon est toujours dans mon cœur.

FRITZIERNE.

A propos, Madame, comment trouvez-vous l'appartement que ma fille vous a montré? Je crois que vous y serez commodément.

M.me VOLF.

Ah, mon cher Monsieur! il est bien au-dessus de toutes mes espérances, et je ne mérite pas tant d'égards.

FRITZIERNE.

Madame, soyez tranquille; il ne vous manquera rien dans cette maison. Ma fille est seule, et vous lui ser-

virez de compagne jusqu'à ce que nous ayons arrangé nos petites affaires avec Victor. (*A Victor.*) Je t'ai promis de te procurer les moyens de retrouver ton père, mais j'ai été dérangé au moment de notre entretien : je ne sais quel vertigo t'a pris ; tu nous as quittés, et tu as dérangé tous nos projets ; nous étions disposés à la joie, et tu nous as mis dans la tristesse. Tu te sauves, nous sommes obligés de courir après toi : mais voilà qui est fini, reprenons notre gaîté. Heureusement que tout cela a tourné à bien, et ton étourderie nous a procuré le plaisir de rendre service à cette brave dame.

M.me VOLF.

Ah, Monsieur! quelle reconnoissance ne vous dois-je pas !

FRITZIERNE.

Je vous en dispense ; cela diminueroit le prix du service que nous vous avons rendu. Appelle Valentin ; je vais t'instruire de ta naissance ; je te l'ai promis.

CLÉMENCE.

Mon père, le voici. Valentin ?

## SCÈNE III.

### LES PRÉCÉDENS, VALENTIN.

VALENTIN.

Que faut-il, Mademoiselle ?

FRITZIERNE.

Écoute-moi : tiens, voilà la clef de mon sécretaire : tu trouveras dans le tiroir, à droite, une petite boîte noire ; tu me l'apporteras.

VALENTIN.

Oui, Monsieur : je voulois vous dire ; voilà les paysans des environs qui ont appris notre escapade, et qui vien-

un homme, et celui-ci une femme ; sans doute c'est le portrait de ta mère, et de ce côté, celui de ton père : ma foi, mon cher ami, c'est ton portrait ; il y a plus de seize ans que je ne l'ai regardé ; voyez comme il lui ressemble !....

M.me VOLF.

Dieu ! quel soupçon !

CLÉMENCE.

Qu'avez-vous ? vous pâlissez ?

M.me VOLF.

Ce n'est rien ; excusez.

FRITZIERNE *à Victor.*

Tiens, mon ami, le voilà. ( *Il lui donne le portrait.* ) Je ne doute point qu'avec ce portrait tu ne puisses découvrir qui peut être ton père : je ne crois pas même qu'il soit aussi indigent que tu le penses ; car, à son costume, l'on peut juger qu'il tient un emploi honorable dans la société.

VICTOR. ( *Il baise le portrait.* )

Mon cœur se sent ému, et se partage entre l'amour et la nature.

FRITZIERNE.

Voici le papier qui étoit avec : l'on me recommandoit le plus grand secret, ou à celui qui auroit eu le même bonheur que moi ; mais il est un terme à tout, et je suis forcé de le rompre. Voici donc ce qu'il contient. « Le sort me persécute, le malheur me poursuit : » forcé d'abandonner ce pauvre innocent, je laisse à la » providence le soin de ses jours infortunés : une amie » qui m'est bien chère se charge de l'exposer en secret » aux regards des passans, comme étant abandonné ; » cependant elle veille sur lui, jusqu'à ce qu'il se » trouve un mortel assez généreux pour vouloir s'en » charger, et l'élever comme son propre enfant. Je » joins ces deux portraits, qui serviront peut-être un » jour à découvrir de grands événemens que je ne peux » confier au papier, n'étant pas assuré de la discrétion

» de

» de celui qui pourroit le lire. Je lui demande le plus » grand secret; qu'il lui suffise de savoir qu'il aura » sauvé les jours de cet enfant et soulagé le malheur. » Homme sensible, qui voudrez bien vous y intéresser, » la prière que l'on vous fait vous paroîtra singulière, » mais comptez sur la reconnoissance éternelle d'une » femme, hélas! bien infortunée; vous ne rejetterez » point ses vœux, si vous avez le moindre sentiment » d'humanité.... *Signé*, A. D. R. » ( *Madame Volf est anéantie.* ) Mais, Madame, qu'avez-vous?..... vous retenez des larmes.

M.me Volf.

Monsieur, c'est la sensibilité de mon caractère.

Fritzierne.

Vous avez l'air pénétré..... Et toi aussi, ma fille, et Victor.... Cela ne doit vous affecter en rien, puisque nous allons tous être heureux.

M.me Volf.

Dieu! je succombe!

Clémence.

Mon père! Madame, revenez à vous.

Fritzierne.

Vous vous trouvez incommodée? Est-ce la lecture de cette lettre qui cause en vous un changement aussi subit? Auriez-vous connoissance...

M.me Volf.

Hé! Monsieur, c'est l'intérêt que je prends à ce qui vous touche; je suis pénétrée de voir que depuis que vous existez, vous avez toujours secouru les malheureux.

Fritzierne.

Ce n'est que le devoir de tout honnête homme; je n'ai fait que remplir la tâche que la nature nous impose, et l'on ne doit consulter qu'elle.

M.me Volf.

Ah! que vous êtes estimable!

## SCÈNE VII.

M.me VOLF, FRITZIERNE, CLÉMENCE, VICTOR, VALENTIN.

VALENTIN.

MONSIEUR, voici une lettre que l'on vient d'apporter, et l'on attend la réponse.

FRITZIERNE. *Il lit.*

Voyons. « Fritzierne, tu sais que j'ai les moyens de » punir, lorsqu'on n'obéit pas à mes ordres.... ( L'in- » solent ! ) Je te proteste de respecter ton asyle, de ne » point attaquer ton château, si tu veux m'accorder une » seule faveur. » Une seule faveur! qu'attend-il?..... voyons : « Une femme a été surprise dans la forêt par » trois de mes hommes ; deux des plus courageux sont » tombés sous les coups de ceux qui ont empêché qu'ils » ne se saisissent d'elle. Le troisième s'est soustrait, » par la fuite, à leur rage. C'est lui qui m'a appris » cette sanglante affaire : tu la retires chez toi, cette » femme ; je la connois : elle est essentiellement nécessaire » à mon repos ; il faut que tu me la livres dans deux » heures ; penses-y bien : si, le terme expiré, cette femme » n'est pas en mon pouvoir, tu me verras de près. » Tremble ! Je te salue. ROGER, chef des Indépendans.

( *Tout le monde reste consterné en regardant Madame Volf, qui a les mains sur son visage.* )

FRITZIERNE.

Madame, c'est vous que Roger demande.

M.me VOLF.

Oui, Monsieur.

FRITZIERNE.

Parlez : quel rapport ce Roger a-t-il pu jamais avoir avec vous ?... Où l'avez-vous connu ? que veut-il de

vous? Il marque que vous êtes essentiellement nécessaire à son repos. Vous vous taisez; il faut pourtant que je le sache, pour régler la conduite que je dois tenir avec lui.

M.me VOLF.

Grand Dieu! quand finiront tant de maux?

FRITZIERNE.

Quand vous voudrez, Madame, avoir assez de confiance en moi pour m'instruire d'une chose qui vous touche de si près...

M.me VOLF *à genoux.*

Ah, Monsieur! sauvez-moi! secourez-moi! je reste à vos pieds jusqu'à ce que vous me promettiez de ne point céder aux vœux d'un barbare, d'un monstre qui a fait mon malheur, et celui d'une femme, ah! bien plus plaindre que moi!

FRITZIERNE.

Vous craignez donc pour votre vie?

M.me VOLF.

Ah! s'il me faisoit mourir, c'est le moindre des tourmens que j'attends de sa férocité.

FRITZIERNE.

Instruisez-moi donc?.....

M.me VOLF.

Monsieur.....

FRITZIERNE.

Vous vous taisez, femme dissimulée : vous laissez enfoncer dans mon cœur le trait de l'indécision, de l'inquiétude qui me tue.

M.me VOLF.

Ah, Monsieur! accablez-moi du poids de votre colère, je sens que je la mérite; mais je ne puis regagner votre indulgence, je ne puis parler.

FRITZIERNE.

Vous ne pouvez parler.... Il faut donc que je fasse tous les frais de l'amitié, moi!... Il faut donc que je vous reçoive chez moi, que je vous protège, que je vous

défende sans vous connoître, sans savoir qui j'oblige.... sans savoir si je défends le crime ou la vertu !

M.me VOLF.

Le crime ! ô Dieu !

FRITZIERNE.

Pardonnez ! ce mot n'est point dans mon cœur : ma bouche l'a prononcé sans mon aveu ; mais enfin, que voulez-vous que je pense de vous, et d'une dissimulation aussi profonde ? c'est manquer à tous les égards, à tous les procédés.

M.me VOLF.

Ah, Monsieur ! je ne le sais que trop ! mais je vous l'ai dit, je vous le répéterai cent fois ; ce secret n'est point à moi, ce fatal secret. Grand dieu ! que ces persécutions acquittent bien la dette de l'amitié ! Toi que j'ai tant aimée, toi qui m'entends peut-être du fond de ton tombeau, femme admirable et malheureuse, tu vois ce que je souffre pour toi ; prête-moi donc cette force, ce courage qui ont signalé tes derniers momens ! O mon amie ! je ne peux plus vivre, s'il faut résister plus longtems aux instances de ceux que j'honore, qui me sont bien chers, et que j'offense en gardant le serment que tu m'as arraché !

FRITZIERNE.

Je vois qu'un serment sacré vous enchaîne, et je me repens d'avoir essayé de vous rendre parjure.

M. VOLF.

Non, Monsieur, ne m'excusez point ; je suis coupable, mais je vais vous venger de votre trop de confiance. Je vais trouver Roger ; oui, je cours me livrer à ce monstre. Je lui dirai : Je suis à charge à tous mes bienfaiteurs, à toi, à toute la nature ; arrache-moi la vie sur laquelle tu as répandu le poison du remords et de la douleur éternelle ; prends ta victime, elle attend de toi le bienfait de la mort.

FRITZIERNE.

Non, Madame, vous ne mourrez point ; rassurez-

vous ; vous êtes sous notre garde ; mon cher Victor ne vous aura pas sauvé la vie, pour que je vous la laisse ravir par un monstre que l'enfer a vomi sur la terre pour être le fléau du genre-humain. Retirez-vous dans l'appartement de ma fille ; ne craignez rien.

CLÉMENCE.

Venez, Madame, comptez toujours sur l'amitié de mon père, sur la mienne.

M.me VOLF.

Famille généreuse ! je me livre entièrement à vous, et vous demande bien pardon des peines dont je suis cause, et dans lesquelles vous plonge votre extrême bonté. (*Elles sortent.*)

## SCÈNE VIII.

VALENTIN, FRITZIERNE, VICTOR.

VALENTIN.

Je suis resté en extase, moi ! je ne sais que dire. Mais, Monsieur, cet homme attend la réponse de sa lettre.

FRITZIERNE. *Valentin s'assied.*

Attends un moment.... Hé bien ! que dis-tu, Victor ? la laisserons-nous aller ?

VICTOR.

Quoi, mon père ! nous ne lui aurions donné l'hospitalité que pour la livrer au plus vil des mortels !

FRITZIERNE.

Que faire, mon fils, dans cette fâcheuse conjoncture ? Roger est à la tête d'une troupe formidable ; il est capable de foncer ici et de nous y égorger tous ; je le connois, c'est un scélérat, mais qui est doué d'un grand caractère : il s'est mis dans la tête d'avoir cette infortunée, rien ne lui coûtera pour venir à bout de son dessein.

VICTOR.

Hé, mon père! nous avons du monde ici; vous me permettrez de me mettre à leur tête, je vous répouds de repousser ce monstre avec sa troupe, quelque nombreuse qu'elle soit.

FRITZIERNE.

Il connoît cette femme, elle le connoît aussi! Quel rapport peut avoir la vertu avec le crime? Mais quel mystère! et quelle obstination a-t-elle aussi de nous cacher ses malheurs? Cependant il faut prendre un parti.

VICTOR.

Il est tout pris, mon père, et je me flatte que vous l'approuverez.

FRITZIERNE.

Voyons....

VICTOR.

Vous avez donné un asyle à une femme infortunée, vous la garderez, vous la protégerez, la défendrez contre ses persécuteurs.

FRITZIERNE.

Bien! mon ami! bien! nous mourrons, s'il le faut, mais nous aurons fait notre devoir.

VICTOR.

Non, nous ne mourrons pas! nous repousserons la force par la force, et comme notre cause est juste, nous aurons pour nous le ciel, et le courage que donne toujours le sentiment de la justice.

FRITZIERNE.

Je te reconnois, mon fils: voilà le langage de la probité et de la valeur: je vais répondre à Roger.

VICTOR.

Toi, mon cher Valentin, avertis tous ces braves gens qui sont venus pour nous voir; dis-leur de se tenir prêts au besoin; rassemble toutes nos armes, et seconde-nous bien.

VALENTIN.

Monsieur, je n'ai pas besoin que vous me recommandiez cela. Vous ai-je jamais abandonné?

VICTOR.

Ah, mon cher ami! excuse; c'est te faire insulte; je te connois, c'est suffisant.

VALENTIN.

Vous ne m'insulteriez que si vous me défendiez de vous aimer.

FRITZIERNE.

Tiens, voilà ce que je lui marque; lis :

VICTOR *lit.*

« Roger, je ne suis pas accoutumé à craindre l'ar-
» rogance, tu dois le savoir. La femme que tu réclames
» est chez moi, elle n'en sortira pas : ose venir l'y cher-
» cher toi-même; mais tremble d'y trouver la punition
» de tes forfaits. ALEXANDRE FRITZIERNE.

FRITZIERNE.

Hé bien! que dis-tu?

VICTOR.

C'est bien; il apprendra à nous connoître.

FRITZIERNE.

Tiens, Valentin, porte la lettre à son messager.

VALENTIN.

Oui, Monsieur, et en même-tems je vais chercher nos armes.

---

## SCÈNE IX.

### FRITZIERNE, VICTOR.

FRITZIERNE.

HA-ÇA, mon ami, si Roger ose nous attaquer, c'est toi qui te chargeras de l'expédition, n'est-ce pas? car

moi, je suis âgé, je n'ai plus ta force ni ta souplesse; j'ordonnerai en-dedans; j'aurai soin à ce qu'il ne vous manque rien; il faut que tu aies de la prudence, car ce n'est pas tout que de commander: le talent du général n'est pas seulement de remporter la victoire, il faut encore qu'il sache ménager le sang des hommes qu'il commande. Eh! quels sont les nôtres dans cette occasion! tous gens utiles qui font valoir nos terres; leurs jours me sont tous précieux; ce sont presque tous des pères de famille sages, vertueux, laborieux. Mon ami, nous triompherons sans doute, mais si nous périssons dans cette entreprise, nous périrons pour avoir défendu la vertu, pour avoir combattu le crime: Ah, mon fils! comme cette mort est belle! comme elle est glorieuse!

## SCÈNE X.

FRITZIERNE, VICTOR, CLÉMENCE, M.me VOLF.

CLÉMENCE.

Ah, mon père! l'infâme Roger avance à grands pas vers notre demeure; étant à la fenêtre qui donne sur la route, je l'ai apperçu; il est devancé par deux pièces de canon; il y a même beaucoup de gens à cheval.

FRITZIERNE.

Tant mieux, ils nous verront de près, et se repentiront d'une entreprise à laquelle le ciel a peut-être attaché leur châtiment.

M.me VOLF.

Monsieur, c'est moi qui suis cause de vos peines: grand dieu! ce n'est pas assez d'être plongée dans le malheur, il faut encore que j'y entraîne avec moi tous ceux que le sort me fait aborder.... (*Premier coup de canon.*)

Dieu ! le canon!... je succombe, je me meurs. (*Canon.*) *Elle se trouve mal.*

FRITZIERNE.

Allons, Victor, partons défendre nos jours ; toi, ma fille, reste ici ; tâche de lui faire reprendre ses sens. (*Canon.*)

## SCÈNE XI.

M.me VOLF, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Allons, Madame, rassurez-vous ; le ciel est juste ; (*canon*) il punit le crime et récompense la vertu, ainsi il aura pitié de nous. (*Canon.*)

M.me VOLF.

Ah, ma chère demoiselle ! que vous avez sujet de m'en vouloir ! (*Canon.*)

CLÉMENCE.

Vous en vouloir ! non, Madame, l'on ne sauroit nous faire un plus grand plaisir que de nous mettre à portée de secourir les malheureux. (*Canon.*)

M.me VOLF.

Mais à quels dangers n'êtes-vous pas exposée ! (*Canon.*)

CLÉMENCE.

L'on ne doit pas regarder le danger, quand il s'agit de l'honneur, qui est ce que nous avons de plus cher au monde.

(*L'on entend un cliquetis d'armes. Victor entre l'épée ou le sabre à la main ; il est poursuivi par Roger, qui tire un coup de pistolet à Fritzierne qui entre aussi. Tout en se défendant Victor terrasse Roger, et va pour lui plonger son épée dans le cœur ; Madame Volf l'arrête, et dit.*)

M.me VOLF.

Dieu ! qu'allez-vous faire ? arrêtez.....

( *Tout le monde reste étonné : Roger voyant entrer tous les paysans, se sauve par la fenêtre.* )

## SCÈNE XII.

M.me VOLF, FRITZIERNE, VICTOR, CLÉMENCE, VALENTIN et les PAYSANS.

VALENTIN.

BRAVO! mes amis, nous sommes vainqueurs.

VICTOR.

Mon père ! Clémence !

FRITZIERNE.

Mes amis.....

VALENTIN.

Nous n'avons plus rien à craindre ; la plus grande partie est tuée, l'autre est sauvée, et le chef vient de faire un saut dans le fossé : il se sauve à la nage, et je crois qu'il n'a pas envie de revenir de si-tôt. Mes amis, pendant que nous sommes en train, allons remettre un peu d'ordre et réparer le dégât. ( *Ils sortent tous.* )

## SCÈNE XIII.

M.me VOLF, FRITZIERNE, CLÉMENCE, VICTOR.

FRITZIERNE.

MADAME, la paix et le bonheur régnoient ici, et pour vous secourir, vous nous en avez privés..... Un

ennemi cruel vous poursuivoit, il nous attaque; il tombe en notre pouvoir, et vous l'arrachez de nos mains!

M.me VOLF.

Hé! Monsieur.....

FRITZIERNE.

Répondez, Madame; êtes-vous la complice, la femme ou l'amie de ce monstre, pour lequel vous témoignez un si grand attachement?.... Je vous prie de m'expliquer sur-le-champ cet étrange mystère.

M.me VOLF.

Hélas!

VICTOR.

Oui, Madame, vous daignerez me dire pourquoi vous avez retenu mon bras prêt à frapper un monstre....

M. VOLF.

Hé! mon bienfaiteur, vouliez-vous que je vous laissasse égorger votre père?

VICTOR.

Mon père!.... (*Il tombe entre les bras de Clémence.*)

FRITZIERNE. *Il met les mains sur son visage.*

Son père!

VICTOR.

O malheur affreux!

CLÉMENCE.

Mon cher Victor!

M.me VOLF.

Vous avez voulu apprendre cet horrible secret: vous m'y avez forcée: famille désolée, oui, le vertueux Victor est le fils d'un scélérat couvert de tous les forfaits, de Roger, en un mot. La vertu peut donc naître du crime; il en est un fatal exemple.

VICTOR.

O mon Dieu! reprends ma vie.

CLÉMENCE.

Mon ami, rappelle ton courage, réunis toutes les forces de ton ame contre un coup aussi accablant.

VICTOR.

Dieu puissant! rendez-moi ma pénible ignorance. Hélas! je n'ai vécu que pendant ce tems, et je vais porter la honte avec moi le reste de mes jours. Mon père, je ne suis plus pour vous qu'un objet d'horreur.

FRITZIERNE.

Qu'un infortuné que je plains.... Ce sont tous les traits du monstre.

CLÉMENCE.

Ah, mon père! il n'a pas son cœur, il est vertueux.

FRITZIERNE *à Madame Volf.*

Quel enchaînement de malheurs! Voilà donc la cause de votre surprise à la vue du portrait, et de la lecture de cette lettre?

M.me VOLF.

Hélas! oui, Monsieur.

FRITZIERNE.

Mais par quel hasard étiez-vous entre les mains de Roger?

M.me VOLF.

Monsieur, je ne puis plus rien vous déguiser; Roger vivoit dans une ville d'Allemagne avec un dehors honnête. Il fréquentoit une maison respectable dans laquelle j'étois chargée de l'éducation de la fille: l'air honnête de Roger fit consentir son père à la lui donner en mariage, et au bout de quelques mois il partit, pour se retirer, soi-disant, dans une terre dont il venoit d'hériter; et c'étoit pour nous conduire dans un repaire de crimes et d'horreurs. Vous jugez quel fut notre étonnement! Il ne nous étoit pas permis de nous plaindre; nous n'avions communication avec personne. Après

quelque tems de séjour dans ce lieu, mon amie mit au monde l'intéressant Victor : quelle douleur pour une mère vertueuse de penser au sort que devoit subir un enfant qui auroit été élevé parmi des brigands ! Pour le soustraire à l'ignominie, elle préféra de l'exposer au hasard. Ce fut moi qui me chargeai de ce soin, comme ayant plus de liberté. Il savoit bien que j'aurois préféré la mort plutôt que d'abandonner mon amie. J'exposai donc votre cher Victor à l'entrée de la grotte dans laquelle vous vous étiez retiré. Vous avez secouru l'humanité, et la mère éprouva une satisfaction que l'on ne peut exprimer. Vous devez bien vous imaginer la fureur de son indigne époux, voyant qu'il avoit perdu pour toujours un fils sur lequel il fondoit son espoir ; sa rage augmenta au point de percer le flanc de cette respectable mère.

VICTOR.

O comble d'horreur !.... Ma mère, je t'ai coûté la vie.

M.me VOLF.

Depuis ce tems, je fus gardée à vue jusqu'au jour où j'ai eu le bonheur d'échapper à mes surveillans ; cet instant de ma liberté fut pour vous, famille respectable, celui de la douleur. Plût au ciel que j'aie perdu la vie au même instant que mon amie expira !

FRITZIERNE.

Je reste confondu.... Ah, mon ami! tu sais à quoi je me suis engagé avec toi : je t'ai promis la main de ma fille, mais j'ai exigé que ton père fût vertueux : vois à présent si je puis te la donner.

VICTOR.

Je suis donc l'enfant du crime et du malheur. Mon père, vous allez me voir expirer à vos pieds, si vous n'avez pitié de moi.

FRITZIERNE.

Relève-toi, mon fils : la vertu peut naître du crime ; jetés au hasard sur cette terre d'infortune, nous ne sommes pas maîtres de nous y placer selon notre volonté.

L'éducation forme les mœurs, et le fils d'un scélérat peut avoir des sentimens d'honneur et de probité; tu me l'as prouvé jusqu'à ce jour.

VICTOR.

Ah, Mon..... Monsieur! que deviendrai-je, si vous me retirez votre tendresse ?

FRITZIERNE.

Tu l'auras toujours, mon cher ami; rassure-toi. Clémence, malgré son malheur, mon cœur brûle de lui donner le titre de ton époux.

VICTOR.

Quoi ! vous me rendez le doux nom de père !

CLÉMENCE.

Mon père, votre bonté me confond : vous ne craindriez pas de m'unir à mon cher Victor ?

FRITZIERNE.

Non, ma fille, non; mais laissez-nous seuls pour quelques instans, nous irons vous rejoindre dans peu.

VICTOR.

Ah, Clémence !

CLÉMENCE *en sortant.*

Ah, Victor !

---

## SCENE XIV.

### FRITZIERNE, VICTOR.

FRITZIERNE.

Mon cher Victor ! tu peux espérer d'obtenir ta Clémence : je viens de concevoir un projet qui, s'il réussit, peut encore nous mener au bonheur. Ecoute-moi bien, et tu vas juger de toute ma tendresse pour toi, et du desir que j'ai de te voir l'époux de Clémence.

Il y a long-tems que j'ai entendu parler de Roger comme d'un brigand capable de quelques procédés généreux; il doit être las du brigandage; et peut-être la tranquillité et la pratique des devoirs sociaux ne lui seroit-elle pas indifférente, après une vie troublée par la crainte, agitée par le remords, et que l'échafaud a réclamé cent fois. Fatigué du crime, il pourroit peut-être y renoncer pour le calme de sa conscience et la sûreté de sa vieillesse. Va le trouver, rends-lui son fils pour un moment; dis-lui que tu adores ma fille, mais que tu n'obtiendras mon aveu que du moment où il aura quitté son infâme métier : j'oublierai ce qu'il fut en faveur de ce qu'il consentira à devenir. Je lui donnerai une habitation que je possède en Amérique, et qu'il tâche, par quelques vertus, de faire oublier l'infâme Roger. Je crois que je ne peux pas pousser plus loin le mépris des préjugés, et même du point d'honneur, qui doit présider à tous les établissemens des familles vertueuses; mais je le fais pour toi, pour toi que j'aime et que je ne puis abandonner. Pour ton père, je ne le verrai jamais. Je dirai : Roger n'est plus; mais le père de Victor ne fait pas rougir mon front. Réfléchis sur ce que je viens de te dire, et tu viendras me faire part de ce que tu auras résolu. *( Il l'embrasse, et sort.* )

## SCENE XV.

### VICTOR *seul.*

Dans quel abyme de malheur suis-je plongé! Ah, Clémence! Clémence! quelle douleur je te cause! Paisible innocence, repos, bonheur, tout m'est ravi.... Je ne puis me décider à aller trouver mon père : à son aspect je sentirois mon cœur se déchirer, si je ne le trouve pas disposé à recevoir mes embrassemens. Que vais-je devenir? Il faudra donc pour jamais renoncer à Clémence... Cette pensée ranime mon courage. Oui, Roger, tu me

verras, et tu connoîtras la différence du sang qui coule dans nos veines. La voix du mien brûle de se faire entendre de toi, et j'en avouerai la source, si je la trouve disposée à s'épurer..... Je l'aborderai avec ce noble orgueil que doit conserver la vertu en présence du vice : j'attaquerai avec sensibilité son cœur paternel, si je le trouve ouvert aux sentimens de la nature; mais s'il est incapable de se laisser toucher, je lui parlerai comme un homme qui a le droit de reprocher à un autre de lui avoir fait un présent funeste en lui donnant la vie, puisqu'il a répandu sur cette existence malheureuse la honte et l'opprobre.

*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DRAGOVISTE, MORGANT.

MORGANT.

EH BIEN, Dragoviste, te remets-tu un peu de ta peur ?

DRAGOVISTE.

Ta peur ! tu appelles l'entaille que j'ai au bras de la peur ? Si tu en avois autant....

MORGANT.

J'en ai peut-être reçu plus que toi ; il m'a tombé sur le dos une grêle de pierres ; j'en ai la tête toute meurtrie.

DRAGOVISTE.

C'est un maudit métier que le nôtre !

MORGANT.

Nous avons perdu de braves camarades. Ces paysans sont d'une intrépidité inconcevable.

DRAGOVISTE.

Notre chef a eu bien de la peine à se sauver : heureusement qu'il y avoit de l'eau dans les fossés.

MORGANT.

Est-ce qu'on ne viendra pas nous relever donc ?

DRAGOVISTE.

Sais-tu que l'attaque de ce château nous a beaucoup affoiblis ? Nous ne sommes plus en forces à présent ;

nous avons avec cela quatre brigades qui sont dispersées à plus de trente lieues ; et si l'on venoit nous surprendre, nous ne tiendrions pas long-tems.

MORGANT.

Quand je dis que tu es poltron, je crois que je ne me trompe pas : le courage vaut mieux que la force.

DRAGOVISTE.

Voici quelqu'un qui avance par ici.

MORGANT.

Si tu approches, tu es mort !

## SCÈNE II.

DRAGOVISTE, MORGANT, VICTOR.

VICTOR.

Oui, j'approcherai ; crois-tu que je te craigne ?

MORGANT.

Camarades, aux armes !

*( Il paroît deux brigands.... personnages muets, qui s'emparent de Victor, et lui ôtent ses armes.)*

VICTOR.

Qui êtes-vous ?

MORGANT.

Indépendans.

VICTOR.

C'est vous que je cherche.

MORGANT.

Que demandes-tu, jeune insensé ? qui te fait hasarder de pénétrer jusqu'ici ?

VICTOR.

Je demande à parler à Roger.

MORGANT.

Que lui veux-tu ?

VICTOR.

Vous l'apprendrez de lui, s'il juge à propos de vous instruire.

MORGANT.

Ton nom ?

VICTOR.

Victor.

MORGANT.

Victor ! c'est donc toi qui as fait égorger quantité de nos camarades ? Tu viens t'offrir toi-même à notre vengeance : je ne sais qui retient ma colère.... (*Il lève le bras pour le frapper.*)

VICTOR.

Lâche ! il est bien digne de toi d'insulter ton ennemi désarmé : si je disois un mot, tu rentrerois dans la poussière, et Roger lui-même prendroit soin de ma vengeance : mais tu es trop vil à mes yeux, pour que je m'abaisse à t'expliquer le motif qui me fait rechercher ton capitaine : qu'on me conduise à l'instant devant lui, et tu vas partir en sachant qui je suis.

MORGANT.

Subtil ?

SUBTIL *entre.*

Dis à notre capitaine que voilà un ennemi qui demande à être introduit vers lui.

SUBTIL.

Le voici qui s'avance.

## SCÈNE III.

ROGER, VICTOR et les Voleurs qui se retirent quand..... (*Roger le dit.*)

ROGER *fait un geste de surprise.*

C'est toi, jeune homme?

VICTOR.

Je veux te parler en particulier.

ROGER.

A moi?

VICTOR.

A toi, à toi seul.

ROGER.

Qu'as-tu de si secret à me dire?

VICTOR.

Tu vas l'apprendre.

ROGER.

Je n'ai rien de secret pour mes amis, pour mes camarades d'armes : ou renonce à me parler, ou parle librement devant eux.

VICTOR.

Je ne le puis.... Il s'agit d'un secret qui te concerne.

ROGER, *aux voleurs.*

Qui me concerne!... Mes amis, éloignez-vous un peu. Nous sommes seuls, personne ne peut t'entendre; voyons, qu'as-tu à me dire?

ROGER.

Je te connois comme un ennemi que j'ai combattu.

VICTOR.

Sais-tu qui je suis?

ROGER.

Non.

VICTOR.

Je suis ton fils.

ROGER.

Mon fils !

VICTOR.

Tu m'as donné le malheur d'exister. Oui, homme cruel et sans honneur, tu es mon père, et tu dois juger par la rougeur qui couvre mon front en te donnant ce titre, qu'il fait ma honte et mon supplice.

ROGER.

Tu serois le fils....

VICTOR.

D'une femme vertueuse que tu as séduite et assassinée. Reconnois-tu ce portrait ?

ROGER *prend le portrait.*

Ciel ! c'est elle ! voilà ce portrait qu'elle m'a donné pour gage de sa tendresse.

VICTOR.

Dont tu l'as récompensée d'une manière digne de toi.

ROGER.

Jeune homme ! tu me parles d'un ton....

VICTOR.

Que tes forfaits ont mérité.

ROGER.

Mon fils ose me traiter ainsi !

VICTOR.

Tes crimes ont brisé tous les liens de la nature ; ils n'ont laissé entre nous que l'infamie dont tu me couvres et le désespoir qui va terminer mes jours.

ROGER.

Oublies-tu que tu es en ma puissance ? tu ne crains pas....

VICTOR.

Je n'ai plus rien à redouter de toi, après que tu as détruit d'un seul mot mon bonheur, le calme de ma vie et toutes mes espérances.

ROGER.

Je ne t'entends pas, mon fils.

VICTOR.

Je crois bien que tu n'es pas fait pour m'entendre; mais je m'expliquerai, je te dirai que toi seul peux me rendre le bonheur que ton titre de père m'a enlevé; tu sauras qu'il ne dépend que de toi que je sois heureux.

ROGER.

Il ne dépend que de moi! Ah! doutes-tu que les plus grands sacrifices me coûtent, ma vie même? Je te la donnerois pour réparer les maux dont tu te plains, mais dont je ne connois pas le motif.

VICTOR.

Parles-tu sincèrement, Roger?

ROGER.

Je te le jure.... Mon ami, tu restes avec moi quelques jours?

VICTOR.

Renvoie-moi avant le coucher du soleil, je ne puis m'habituer à l'air que tu respires ici.

ROGER.

Quoi! tu voudrois déjà me quitter! mais tu n'as pas à me parler?

VICTOR.

Oui, je vais t'instruire de mon sort, et de quelle manière tu as causé mon malheur: apprends donc que le généreux mortel qui a pris soin de mon enfance me destinoit sa fille; j'allois être heureux; le funeste secret de ma naissance se dévoile; le nuage du malheur nous enveloppe tous; la barrière du mépris me sépare de mon bienfaiteur, de mon amante; on me rejette comme le fils d'un chef de voleurs, et la vertu ne peut pas s'unir

à un sang dont la source a pris naissance dans le crime ; mais cet homme généreux ne peut voir la vertu gémir des fautes des autres ; il me rend son amitié à condition que je te ferai consentir à fuir une terre que tu as arrosée du sang de l'innocent, afin de te soustraire à la justice des hommes qui tôt ou tard va t'atteindre.... enfin, que tu ne sois plus Roger, et il me donne sa fille. Mais si tu t'opposes à mon bonheur, au tien, si tu refuses ses bienfaits, il faut que j'aille traîner ma triste existence loin de mon bienfaiteur, loin de mon amante ; si tu t'obstines à vivre au milieu des forfaits dont tu attristes tous les jours ta patrie, voilà la loi que ce brave homme m'a imposée ; j'attends ta réponse pour te serrer dans mes bras, ou pour te fuir à jamais.

ROGER.

Voilà bien, mon fils, la proposition d'un jeune étourdi et les beaux sentimens d'un vieillard radoteur : qui lui a dit que mon état fût plus vil que celui qu'il a fait toute sa vie ? Il t'a dit que mon nom te déshonore, que je suis un chef de brigands ; connoît-il mes principes ? les connois-tu toi-même ? crois-tu que je n'ai pas mes raisons pour me conduire ainsi ? Quels sont les hommes, pour que l'on puisse vivre avec eux ? Ils sont tous méchans, vindicatifs ; le plus fort a toujours raison ; le plus foible a toujours tort ; aujourd'hui il veut blanc ; demain il veut noir : moi, j'ai du caractère, et je me suis affranchi du joug ; je me suis senti capable de dompter ceux qui s'opposoient à ma façon de penser ; je prends au riche pour donner au pauvre ; je porte le fer et la flamme dans l'habitation du riche égoïste qui ne respire que pour entasser trésors sur trésors ; je lui prends pour le disperser : crois-tu que ma manière d'agir soit sans motif ? Je vis pour moi ; je jouis de ma propre estime, parce que je connois la pureté de mes intentions ; je me soucie fort peu de celle des hommes, que je n'estime pas moi-même, quand je pense qu'ils sont assez scélérats pour cacher le vice sous le voile de la vertu : voilà ma manière de voir... Ainsi, mon cher Victor, je ne puis céder à tes vœux : mes trésors, ma vie même,

## SCÈNE IV.

MORGANT, DRAGOVISTE, SUBTIL.

MORGANT.

Voilà un recrue que notre Capitaine a fait.

DRAGOVISTE.

Un recrue!... c'est plutôt un second.

MORGANT.

Je crois que tu as raison; mais il a l'air bien novice; je ne pense pas que notre Capitaine lui confie des hommes; il n'a pas assez d'expérience.

SUBTIL.

Je crois plutôt que c'est pour prendre ma place.

MORGANT.

Veux-tu te taire? n'as-tu pas entendu ce qu'il nous a dit; qu'il prétendoit que nous le respections comme son propre fils?

DRAGOVISTE.

Cela est vrai : il a l'air bien fier : as-tu remarqué comme il nous a parlé quand il est arrivé?

MORGANT.

Ne t'a-t-il pas fait peur? ne craignais-tu pas qu'il ne fût plus fort que nous?

DRAGOVISTE.

Tu es bien hardi toi, toi!

MORGANT.

Eh bien, toi, poltron! je gage que Subtil est plus hardi que toi?

SUBTIL.

Tu as raison; quand il auroit six pieds, je ne reculerois pas devant lui.

MORGANT.

Voilà ce qui s'appelle parler : c'est un brave que Subtil, mais toi....

DRAGOVISTE.

M'as-tu jamais vu reculer, quand nous nous sommes trouvés aux combats ?

MORGANT.

C'est la crainte que notre Capitaine ne te brulât la cervelle qui te rendoit si brave.

## SCÈNE V.

### DRAGOVISTE, MORGANT, SUBTIL, VALENTIN.

MORGANT. *Ils se mettent en garde.*

QUI va là ?.... Arrête, ou tu es mort.

VALENTIN.

Un moment : j'ai quelque chose à vous dire auparavant.

MORGANT.

Qui es-tu ?

VALENTIN.

Un brave homme.

MORGANT.

Que veux-tu ?

VALENTIN.

Je ne veux rien de toi.

MORGANT.

Mais que demandes-tu ?

VALENTIN.

Je veux savoir s'il n'est pas venu ici un jeune homme pour demander ton maître.

MORGANT.

Tu ne peux lui parler.

VALENTIN.

Il le faut, vous dis-je; menez-moi à votre capitaine; je veux savoir ce qu'est devenu mon cher maître.

DRAGOVISTE.

Il demande sûrement ce jeune homme qui est avec notre capitaine.

VALENTIN.

Oui, je suis son domestique; c'est moi qui l'ai élevé, et je ne l'abandonnerai jamais.

MORGANT.

Tout cela nous inquiète fort peu : tu ne peux point le voir.

VALENTIN.

Vous avez beau dire, je ne m'en retournerai pas sans lui avoir parlé.

MORGANT.

Tu es bien heureux que nous ayions pitié de ta vieillesse, sans quoi nous aurions rabattu ton audace.

VALENTIN.

Je suis vieux, c'est vrai, mais j'ai vécu avec honneur, et j'ai assez de courage pour braver vos menaces.

SUBTIL *sort.*

Il veut faire le mutin, je vais aller avertir M. Roger.

---

## SCÈNE VI.

DRAGOVISTE, MORGANT, VALENTIN.

VALENTIN.

HA ça! êtes-vous bientôt las de me faire attendre?

MORGANT.

Que viens-tu faire ici?

VALENTIN.

Je n'ai pas de compte à vous rendre; quand je verrai ceux à qui j'ai affaire, je parlerai : Etes-vous Roger, le chef des voleurs?

MORGANT.

Non.... mais tu peux parler.

VALENTIN.

Ce que j'ai à dire à votre maître ne vous regarde pas; conduisez-moi devant lui.

DRAGOVISTE.

Tu es bien pressé : on est allé l'avertir.

VALENTIN *appercevant son maître.*

Le voilà! le voilà! ils ne l'ont pas tué!

---

## SCÈNE VII.

ROGER, VICTOR, VALENTIN, MORGANT, DRAGOVISTE.

VICTOR. *Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*

Ah, mon cher Valentin! c'est toi?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi; ah! que je suis aise de vous revoir!

ROGER.

Quel est cet homme?

VICTOR.

C'est mon brave camarade; c'est lui qui m'a élevé.

VALENTIN.

Je suis son ami, et je voudrois être son père.

VICTOR.

Eh bien, Roger, sens-tu tout le prix de la vertu ? ce digne homme ne te fait pas rougir par son attachement ?

ROGER.

Victor! tu veux partir; je ne veux point disposer de ta liberté, ni contraindre tes faux principes; je ne peux pas en faire davantage; je t'en ai expliqué la raison, suis ton penchant: je veux cependant te donner une marque de mon attachement; voilà un sauve-garde signé de ma main avec lequel tu seras en sûreté.

VICTOR.

Je n'en ai pas besoin: la vertu marche sans crainte; il n'y a que le vice qui ait besoin de sauve-garde.

ROGER.

Prends, te dis-je; tu peux être rencontré par une de mes brigades, et sans cela tu ne pourrois t'échapper de leurs mains: tu n'auras qu'à leur montrer cette signature, ils te porteront tous les secours dont tu auras besoin.

VICTOR.

S'il m'est absolument nécessaire, je le prends, pour ne pas avoir le chagrin de me voir forcé de revenir dans ton camp.

ROGER.

Adieu. Mes camarades, suivez-moi; il n'y aura pas de travaux aujourd'hui; venez, nous allons faire l'appel, et nous remettre un peu du désordre et de la perte que nous avons éprouvée ce matin.

## SCÈNE VIII.

### VICTOR, VALENTIN.

VALENTIN.

EH BIEN, mon cher maître, avez-vous réussi?

VICTOR.

Réussi! non, mon ami! c'est un cœur de pierre, insensible aux lois de l'honneur et de l'amitié. Mais dis-moi, qui t'amène ici?

VALENTIN.

Rien : ce n'étoit que le plaisir de vous voir. Vous ne pensiez plus à moi, n'est-ce pas? Vous aviez oublié votre pauvre domestique : oh! voilà comme vous êtes; je suis obligé de vous aimer malgré vous.

VICTOR.

Mais dis-moi comment tu as fait pour parvenir en ce lieu?

VALENTIN.

Pardi, j'ai demandé à parler à M. Roger, ils n'ont pas voulu; j'ai demandé à vous parler, ils n'ont pas encore voulu; mais c'étoit ce qui me désespéroit de ne pas vous voir : si vous n'aviez pas paru, je serois encore là à me disputer avec eux : avec çà, ils sont grossiers, et très-mal élevés. Enfin je vous vois, Dieu merci; il ne vous est rien arrivé de fâcheux, et je ne vous quitte plus.

VICTOR.

Mon ami, c'est très-heureux que tu sois parvenu jusqu'ici sans accident.

VALENTIN.

Ils se sont jetés à trois ou quatre sur moi, mais ils

n'ont pas voulu me voler, je suis trop honnête pour le dire. Mais, Monsieur, que vous a dit votre père?

VICTOR.

Mon père! ah, mon ami! quel fatal voyage! que je me repens d'avoir pu attendre quelque retour à la vertu de la part de cet homme endurci dans le crime! Quelle destinée cruelle m'a rendu le jouet des caprices de cet homme intraitable et barbare? Et c'est mon père! je porterai toujours dans mon cœur cette idée déchirante et humiliante qui me fera par-tout éviter les regards des hommes, et qui me fera fuir leur société, où je croirois toujours voir les yeux fixés sur moi.

VALENTIN.

Ah, mon cher maître! l'on est bien fort quand la conscience ne nous reproche rien.

VICTOR.

Mais Clémence! Clémence! et mon bienfaiteur, tu sais sa condition?

VALENTIN.

Rassurez-vous, Monsieur, je lui parlerai, il me croira, moi; il m'aime presque autant que vous.

VICTOR.

Ah! tu le mérites bien; mais crois-tu qu'il puisse se rendre à ta priere? Aucune raison ne pourra le faire consentir à me donner sa fille, si je ne peux laver la tache qui souille ma naissance.

VALENTIN.

Puisque ce n'est pas votre faute. Sommes-nous maîtres de sortir de la famille que nous desirons? L'on n'a qu'à me reprocher que je ne suis qu'un valet à moi! n'en suis-je pas moins honnête homme?

VICTOR.

C'est vrai, mon ami.

VALENTIN.

Vous devez au contraire être bien fier: si vous avez des qualités, vous ne les devez qu'à vous-même.

VICTOR.

Oui, mon ami : c'est dans le sein même de l'opprobre que je recouvre ma fierté ; c'est dans le séjour du vice que je sens mieux le prix de la vertu ; qu'elle me console, qu'elle me donne des forces pour me roidir contre les coups du sort : rien ne pourra plus abattre mon courage, j'en jure par les mânes de ma mère. Femme infortunée, séduite, et sacrifiée ensuite à la fureur du plus cruel des hommes ! C'est pour moi qu'elle a perdu la vie. C'est la crainte de me voir suivre l'exemple de son séducteur, qui l'a mise en butte à la rage de ce vil mortel. Ses vœux seront comblés, je serai vertueux : c'est ainsi que je vengerai sa mort, et que je me dédommagerai des rigueurs du sort.... Clémence !.... Souvenir affreux !... Mon bienfaiteur.... je ne peux plus soutenir ta vue..... Valentin, va le trouver ; dis-lui que je le fuis, que j'emporte avec moi le souvenir de ses bienfaits, et que je laisse mon cœur à Clémence.

VALENTIN.

Quoi, Monsieur ! vous voulez encore nous quitter !

VICTOR.

Il le faut, mon cher Valentin, il le faut. Le jour m'est odieux, et je vais traîner ma languissante vie où le hasard pourra me conduire, et pour jamais je quitte ces lieux..... (*Il sort.*)

VALENTIN.

Je ne vous abandonne point, et je marche sur vos pas.

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZIERNE, CLÉMENCE.

FRITZIERNE.

Enfin, ma fille, je te répète que je suis fâché que tu aies voulu me suivre.

CLÉMENCE.

Quoi! mon père! vous vouliez que je vous abandonne seul à la merci d'un scélérat!... Vous voyez bien qu'il a retenu Victor..... qui sait si vous n'aurez pas du différend pour qu'il le laisse aller?

FRITZIERNE.

Qui sait si Victor voudra nous suivre? Il a retrouvé son père, nous ne sommes plus rien pour lui.

CLÉMENCE.

Ah, mon père! qu'osez-vous dire? Je suis persuadée qu'il vous aime, et qu'il aura toujours pour vous la plus grande estime.

FRITZIERNE.

Ah, ma fille! je suis dans la plus grande inquiétude : Valentin n'est point revenu. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur : il aura été surpris dans la forêt par les gens de Roger, ils l'auront reconnu, et ils lui auront fait un mauvais parti.

CLÉMENCE.

Vous me faites trembler, mon père.

FRITZIERNE.

Je ne sais que penser : nous avons tourné de tous les

côtés, et je ne vois personne de ses gens. Il a levé son camp : auroit-il abandonné ce fort ?... cela me paroîtroit bien étonnant.... Cependant, si Victor ne l'avoit pas trouvé, il seroit venu nous en informer. Je crois, ma fille, que nous serons obligés de nous en retourner sans rien savoir.

CLÉMENCE.

Quoi ! vous voudriez que nous laissions Victor entre ses mains ? Je suis sûre qu'il lui aura fait violence.

FRITZIERNE.

Mais, quel moyen prendre ? Je ne vois aucune issue ; comment pouvoir parvenir à lui parler ?

CLÉMENCE.

Prenons patience ; il paroîtra peut-être quelqu'un de ses gens.

FRITZIERNE.

Oui, mais s'ils ne nous connoissent pas, nous courons les risques de perdre la vie.

CLÉMENCE.

Mon père, je n'ai point cette crainte : la providence veille sur tous les mortels, et comme nos intentions sont pures, le ciel conservera nos jours.

FRITZIERNE.

Il est vrai que nos intentions sont pures ; mais sur la terre l'innocent comme le coupable est souvent victime du sort.

CLÉMENCE.

Je n'abandonnerai point cette place, que je ne sois instruite, que je ne sache au moins si je dois espérer ou pleurer la perte de mon amant, de mon frère : cette pensée seule me fait frémir. Je tremble qu'il ne lui ait plongé le poignard dans le cœur, pour le punir d'avoir eu la témérité de se présenter devant lui.

FRITZIERNE.

Quoi, ma fille ! tu penserois qu'il auroit pu commettre un tel crime ? Victor n'est-il pas son fils ?

CLÉMENCE.

Eh! le barbare a bien eu la scélératesse de le plonger dans le sein de son épouse. Quand on a eu la force de priver de la vie une femme qui lui devoit être bien chère, l'on est capable de tout; l'on est sourd à la voix de la nature.

FRITZIERNE.

Oui, ma fille, tu as raison. J'emploierai tous les moyens pour tâcher d'avoir l'entrée dans ce fort, ou au moins de nous en faire donner l'accès; essayons pour voir si l'on nous répondra. ( *Il tire un coup de pistolet sur le fort.* )

## SCÈNE II.

FRITZIERNE, MORGANT, CLÉMENCE.

MORGANT *paroît sur le fort.*

Qui, vive? Ah! c'est toi? n'approche pas, ou tu es mort.

FRITZIERNE.

Je veux parler à Roger.

MORGANT.

Il ne voit personne; retourne sur tes pas, ou tu recevras sur l'heure le prix de ta témérité.

FRITZIERNE.

Tu parles en maître, et tu n'as pas ce droit-là. Si Roger savoit que tu en uses ainsi envers moi, il te feroit punir sur-le-champ.

MORGANT.

N'es-tu pas son ennemi? ainsi songe qu'il ne capitule avec personne.

FRITZIERNE.

Il ne s'agit point de capitulation; et je viens pour un fait très-important.

MORGANT.

Tu peux m'en instruire, et si la chose en vaut la peine, je le ferai avertir.

FRITZIERNE.

Je viens réclamer un prisonnier qu'il garde contre la foi des traités.

MORGANT.

Je n'ai point connoissance de ce fait; d'ailleurs, tu n'en as point à nous rendre en échange, car à l'affaire que nous avons eue avec toi, tous ceux des nôtres qui n'ont pu prendre la fuite, ont été massacrés par tes vassaux.

FRITZIERNE.

J'offre de souscrire à toutes les conditions que tu exigeras de moi, pourvu que je parle à Roger.

MORGANT.

Engages-tu ta parole d'honneur que ce que tu exiges de notre chef mérite la peine que l'on le dérange?

FRITZIERNE.

Tu dois bien penser que s'il ne s'agissoit pas d'affaires importantes, je n'aurois point entrepris de venir ici.

MORGANT.

Attends un instant; je vais le faire avertir.

## SCÈNE III.

### FRITZIERNE, CLÉMENCE.

FRITZIERNE.

EH BIEN, ma fille, commences-tu à prendre un peu d'espoir ?

CLÉMENCE.

Je n'ose espérer.... Avec quelle insolence il vous a parlé !

FRITZIERNE.

Il ne faut pas s'attacher aux discours d'un brigand ; pourvu qu'il satisfasse à notre demande, c'est tout ce que je désire.

CLÉMENCE.

Et Victor ! comme il doit souffrir, mon père ! ne sentez-vous pas sa peine ?

FRITZIERNE.

Je la partage, et la tienne aussi ; mais que veux-tu ? il faut prendre patience.

CLÉMENCE.

Cette pauvre madame Volf ! combien elle a versé de larmes, lorsque nous sommes partis ! J'ai cru qu'elle alloit expirer de douleur : comme elle regrettoit d'être tombée entre nos mains, parce que, disoit-elle, elle avoit causé notre malheur !

FRITZIERNE. (*L'on baisse le pont-levis : Roger sort avec sa suite.*)

L'on baisse le pont-levis.... C'est Roger lui-même !

## SCÈNE IV.

FRITZIERNE, CLÉMENCE, ROGER *et sa suite.*

FRITZIERNE.

C'EST moi, Roger ; tu me connois ?

ROGER.

Oui, pour un ennemi auquel je ne pardonnerai jamais.

FRITZIERNE.

Roger, abandonne pour un moment ton arrogance.

ROGER.

Toi-même, songe à me parler avec moins de hauteur.

FRITZIERNE.

Quel ménagement ai-je à prendre avec toi ? Tu sais que je t'ai vaincu ; qu'il t'en souvienne.

ROGER.

Il m'en souvient sans doute, et ta présence redouble ma rage : si j'en croyois mon indignation, tu recevrois sur l'heure la récompense de tes exploits.... Mais tu viens me chercher, à ce que l'on m'a dit, pour un fait de la plus grande importance : parle, mais prends garde de m'irriter.

FRITZIERNE.

Je t'ai rendu ce que tu devois avoir de plus cher au monde ; je viens savoir ce que tu en as fait.

ROGER.

Explique-toi plus clairement.

FRITZIERNE.

Comment ! tes entrailles ne tressaillent point ! tu ne sens pas que c'est des nouvelles de ton fils que je te demande ?

ROGER.

Mon fils est un insensé que tes conseils ont perdu ; il n'est pas digne d'avoir un père tel que moi.

CLÉMENCE.

Mon père !.... il est perdu.... Dieu !

ROGER *à Clémence.*

C'est sans doute vous qui lui avez tourné la tête ; vous méritez sûrement qu'on vous aime ; mais un fils doit se sacrifier pour son père.

FRITZIERNE.

Roger, venons au fait ; fais-moi parler à ton fils.

ROGER.

Il n'est pas en mon pouvoir.

CLÉMENCE.

Mon père !.... il est mort.

ROGER.

Non, mais il m'a fait une proposition que tu lui as suggérée. As-tu assez peu de jugement pour croire que je puisse l'accepter ?

FRITZIERNE.

Tu en es encore le maître ; mais si tu n'as aucun sentiment d'honneur ; si la crainte de l'échafaud ne te fait pas faire des réflexions pour conserver tes jours, au moins ne sois point sourd aux cris de la nature : fais-moi venir ton fils, que je le presse contre mon sein.

ROGER.

Viens-tu ici pour me braver ? Mon fils, ou plutôt le tien, car il en est bien digne !

FRITZIERNE.

Ah ! je respire ! Oui, il est mon fils, ainsi accorde-moi ce que l'on ne peut refuser à un père.

ROGER.

Ton fils n'a pas voulu rester avec moi ; ainsi il est inutile que tu me le demandes davantage.

FRITZIERNE.

C'est une imposture.... tu veux me refuser la grace que je te demande.

ROGER.

Trève de digression : tu commences à lasser ma patience.

FRITZIERNE.

Barbare ! si l'honneur ni les procédés ne peuvent rien sur ton cœur, je saurai trouver les moyens de te faire repentir, et punir ton audace.

ROGER.

Pour te les ôter, et prévenir les suites funestes du courroux dont tu me menaces, je m'empare de toi. Camarades, saisissez-le. Toi, Morgant, empare-toi de cette femme.

CLÉMENCE.

Dieu ! quelle horreur !

FRITZIERNE.

Va, cruel; ce dernier trait est l'arrêt de ta mort.

ROGER.

Je me ris de tes menaces. ( *On les emmène dans le fort, et l'on lève les ponts-levis.* )

## SCÈNE V.

M.me VOLF.

Je ne puis approcher de cette retraite sans frémir d'horreur; mais il a fallu que je cède à l'impatience de savoir ce que mes bienfaiteurs ont résolu avec le monstre qui m'a fait gémir pendant dix-huit ans. Je tremble qu'il n'exerce sa rage sur cette vertueuse famille. Mon Dieu, daignez entendre ma prière; ayez pitié d'eux; daignez jeter un regard de bonté sur des créatures vertueuses qui ont toujours connu les lois de l'honneur et de la probité : leur humanité et leur empressement à secourir les malheureux, méritent de votre justice

l'accomplissement de leurs desirs. Je ne vois paroître personne ; je suis pourtant bien près des surveillans de Roger : comment pouvoir m'assurer de ce que sont devenus ces braves gens ? Si j'étois surprise par ses soldats, ils me remettroient entre les mains du monstre... Dieu ! Victor !

## SCÈNE VI.

### VICTOR, M.me VOLF, VALENTIN.

VICTOR. (*Il se jette dans les bras de Madame Volf.*)

MA chère madame Volf ! je suis perdu ! mon bienfaiteur est entre les mains de mon père.... non, d'un tigre affamé de sang.

M.me VOLF.

Mon cher enfant ! c'est ce qui m'a fait tourner mes pas de ce côté, ne les voyant pas revenir. Mes larmes et mes cris ont intéressé tous les honnêtes gens ; je ne serois point surprise que l'on vienne assiéger le château de Roger.

VICTOR.

Dieu ! quel avenir affreux !.... Clémence.... je vais lui redemander.

M.me VOLF.

Je crains tout pour vous, mon cher ami ; je cours presser leur marche ; venez avec moi.

VICTOR.

Je n'abandonne point cette place qu'il ne me rende mon bienfaiteur..... et Clémence ! Clémence..... grand Dieu !

M.me VOLF.

Ne vous exposez pas ; je cours. Dieu ! prêtez-moi des forces.

## SCÈNE VII.

### VALENTIN, VICTOR.

VICTOR.

Suis-je assez malheureux !

VALENTIN.

Mon cher maître, rassurez-vous, je ne vous abandonnerai point.

VICTOR.

Mon bon Valentin, je te cause bien des peines.

VALENTIN.

Si vous êtes jamais heureux, ce sera ma récompense... Mais aussi, c'est de votre faute, pourquoi ne pas avoir voulu retourner à la maison ?... l'on ne seroit pas venu vous chercher ici.

VICTOR.

Ah ! je reconnois ma faute ; je ferai tout pour la réparer, ou je mourrai plutôt..... Roger.... Roger....

MORGANT *sur le fort.*

Ah ! c'est vous ! je cours avertir notre chef. (*Il disparoît.*)

VICTOR.

Est-il sur la terre un mortel aussi malheureux ? Jeté au hasard sur cette mer orageuse, je désespère de pouvoir arriver au port. Cruelle incertitude ! souvenir affreux qui tourmente ma pensée ! faut-il qu'après avoir vécu dix-huit ans dans la plus douce espérance du bonheur, mon sort se change en un tissu de malheurs dont rien ne peut me sauver !

VALENTIN.

Quand on est vertueux, que l'honneur guide nos pas, il faut toujours espérer.

VICTOR.

Ah, Clémence! je vous ai entraînée dans cet abyme! mon cœur n'est point coupable; daignez me pardonner cette faute involontaire : je suis bien puni d'avoir eu la témérité d'oser vous aimer : vous étiez ma sœur; quel titre plus flatteur pouvois-je espérer?

## SCÈNE VIII.

VICTOR, VALENTIN, ROGER *sur le fort.*

VICTOR.

Ah, mon père! est-il vrai que vous ayez été assez cruel pour me priver de mon protecteur?

ROGER.

Il a osé me venir braver jusques dans mon asyle; je prétends le punir de m'avoir enlevé mon fils.

VICTOR.

Ah! je le suis toujours; si ton cœur pouvoit se rendre à nos prières, quelle satisfaction n'éprouverois-tu pas! Ce seroit pour la première fois de la vie que tu sentirois le bonheur d'exister.

ROGER.

Jeune insensé! ne voudrois-tu pas, à ton âge, me faire de la morale? Apprends que rien n'est dans le cas de me faire changer de résolution, et que j'ai tous les moyens de punir celui qui voudra me dicter des lois.

VICTOR.

Quoi! mes prières et mes larmes ne pourront rien sur ton cœur?

ROGER.

Langage de jeunesse : ou décide-toi à venir vivre avec moi, ou tu ne reverras jamais ceux auxquels ton cœur s'intéresse.

VICTOR.

Puisque rien ne peut te toucher, j'emploierai tout pour secourir les victimes que tu as en ton pouvoir : je n'épargnerai rien; le fer et la flamme seront mes plus foibles armes; dussé-je périr mille fois, je meurs content, si je puis sauver les jours de Fritzierne et de ma chère Clémence. (*Roger disparoît.*) Dieu, qui connoissez la pureté de mes intentions, daignez secourir un infortuné, dont le seul crime est d'être né d'un père scélérat.

## SCÈNE IX.

VICTOR, VALENTIN, Mme VOLF, TROUPE DE GARDES.

VICTOR *tire son sabre et Valentin aussi.*

Mes amis, secondez mon courage; vengez l'innocence outragée : c'est le devoir de la nature.

(*Toute la troupe avance, fait feu sur le château, brise le pont-levis : une partie des murailles tombe; l'on fonce dans le château, on y met le feu : les soldats de Roger sont tous tués. Fritzierne, Clémence, Victor, Valentin sortent par la brèche : la troupe s'est emparée de Roger.*)

FRITZIERNE.

Monstre! tu es en notre pouvoir; tu vas recevoir la récompense due à tes crimes. Sens-tu actuellement toute l'ignominie de tes fautes?

ROGER.

J'ai trahi les devoirs de la nature, j'ai troublé l'ordre de la société, je ne mérite pas de porter le nom d'homme; mais j'aurai encore assez de courage pour ne pas attendre